

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

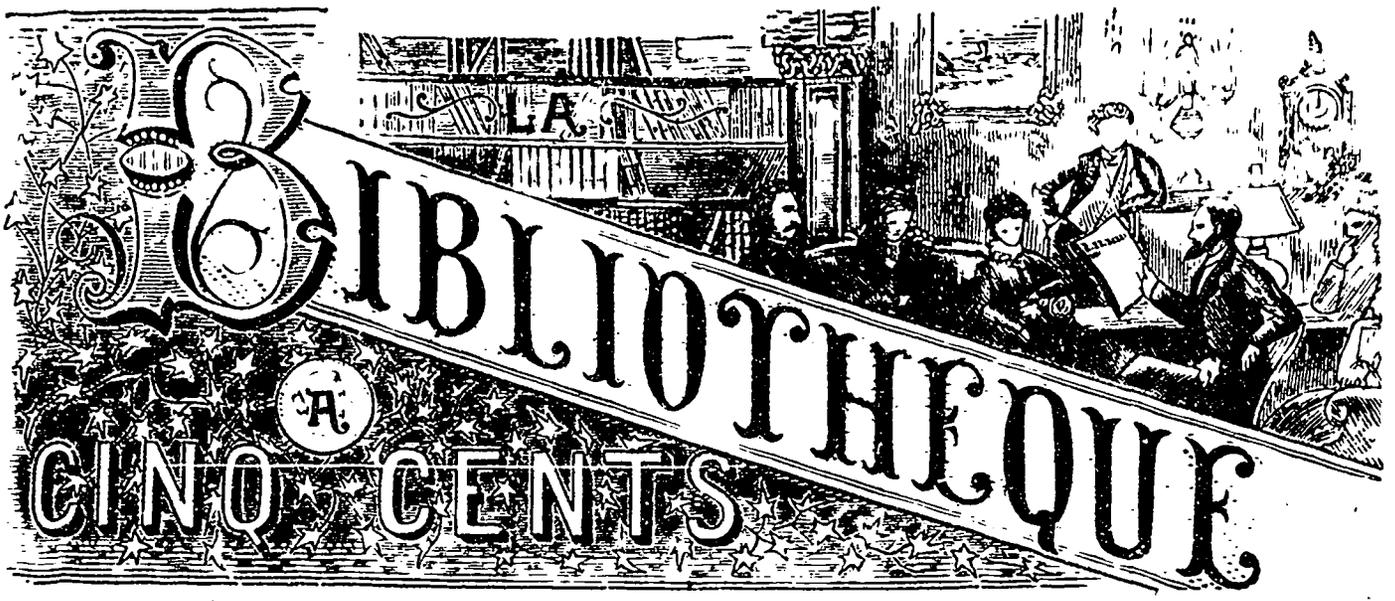
The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- |   |   |
|---|---|
| <input type="checkbox"/> Coloured covers/<br>Couverture de couleur  | <input type="checkbox"/> Coloured pages/<br>Pages de couleur  |
| <input type="checkbox"/> Covers damaged/<br>Couverture endommagée   | <input type="checkbox"/> Pages damaged/<br>Pages endommagées  |
| <input type="checkbox"/> Covers restored and/or laminated/<br>Couverture restaurée et/ou pelliculée   | <input type="checkbox"/> Pages restored and/or laminated/<br>Pages restaurées et/ou pelliculées   |
| <input type="checkbox"/> Cover title missing/<br>Le titre de couverture manque  | <input checked="" type="checkbox"/> Pages discoloured, stained or foxed/<br>Pages décolorées, tachetées ou piquées  |
| <input type="checkbox"/> Coloured maps/<br>Cartes géographiques en couleur  | <input type="checkbox"/> Pages detached/<br>Pages détachées   |
| <input type="checkbox"/> Coloured ink (i.e. other than blue or black)/<br>Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)  | <input checked="" type="checkbox"/> Showthrough/<br>Transparence  |
| <input type="checkbox"/> Coloured plates and/or illustrations/<br>Planches et/ou illustrations en couleur   | <input type="checkbox"/> Quality of print varies/<br>Qualité inégale de l'impression  |
| <input checked="" type="checkbox"/> Bound with other material/<br>Relié avec d'autres documents   | <input type="checkbox"/> Includes supplementary material/<br>Comprend du matériel supplémentaire  |
| <input checked="" type="checkbox"/> Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/<br>La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure   | <input type="checkbox"/> Only edition available/<br>Seule édition disponible  |
| <input type="checkbox"/> Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/<br>Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées. | <input type="checkbox"/> Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/<br>Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible. |
| <input type="checkbox"/> Additional comments:<br>Commentaires supplémentaires   | Pagination continue.  |

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
									✓		



Publiée par POIRIER, BESETTE & C<sup>ie</sup>, 1540, rue Notre-Dame

Vol. II

{ PAR AN }  
\$2.50

MONTREAL, 16 DECEMBRE 1886

{ UN NUMERO }  
5 CENTS

No. 11

# LES CHEVALIERS DE L'AS DE PIQUE



—Et.... si j'acceptais quelles seraient vos conditions?—Rien.... pour moi.—En vérité! fit Margared étonnée.

# Les Chevaliers de l'As de Pique

I

DON JUAN.

Deux hommes venaient de se rencontrer dans le couloir des premières loges de l'Opéra.

— Eh bien ? demanda le plus âgé, vieillard aux cheveux blancs comme la neige.

— Je crois que ce sera pour cette nuit, répondit l'autre, jeune homme de vingt-huit à trente ans.

— Cette nuit ?

— Ce matin, puis à quatre heures, on est venu me chercher, mais ce n'étaient que de fausses alertes.

— Vous ne craigniez pas qu'un autre vous prévienne ?

— Grâce à l'intérêt qu'elle est censée m'inspirer, et qu'elle m'inspire réellement, je suis certain qu'on n'ira pas ailleurs.

— Au fait, elle ne doit pas avoir vingt francs chez elle.

— On viendra me chercher, même ici, je ne fais pas un pas sans dire aux concierges où je vais.

— Bien.

Le jeune homme regarda le vieillard avec une expression de curiosité inquiète ; mais celui-ci ne sourcilla pas.

— Exécutez mes ordres, dit-il, les plus grands intérêts, songez-y, Berthold, les plus grands intérêts sont attachés à cette femme.

— Une de plus ou de moins !...

— Ce n'est pas ainsi que vous devez la considérer. Elle est douée d'une intelligence supérieure et je mets le plus grand prix à ce qu'elle nous soit acquise.

— Je me suis informé, elle paraît avoir dans son passé quelque mystérieuse histoire, concernant un homme du monde qu'elle poursuit visiblement, dans un but que j'ignore ; c'est un certain comte de Ferreira, un Portugais.

— Je le connais.

— Ah !

— Il n'est pas inutile que vous le connaissiez aussi, mon cher Berthold, car j'ai également des projets sur son compte.

— Quel homme est-ce ?

— Don Juan da Ferreira va prendre à vos yeux de grandes proportions, prenez garde de l'admirer. C'est un roman en action, jusqu'à ce jour.

— Oh ! parlez vite alors.

— Il a en effet servi dans la légion étrangère d'Afrique, et à la suite des premières guerres de la conquête de l'Algérie il était déjà parvenu au grade de capitaine, lorsqu'une querelle qu'il eut avec un général, au milieu d'un dîner, à Marseille, l'obligea de donner sa démission. Il voulait pouvoir provoquer celui que les lois de la hiérarchie militaire lui faisaient sacré. Cependant le ministre eut vent de cette provocation et menaça le comte de le faire expulser de France s'il y donnait suite ; mais il avait des amis non moins puissants que le maréchal ; de sorte qu'il obtint en très peu de temps sa naturalisation. Une fois Français, le duel était inévitable : le général fut tué.

— Cela commence bien, en effet.

— Ferreira, forcé de fuir, partit pour le Portugal où, précédé par une réputation de bravoure méritée, car il l'avait prouvée sur les champs de bataille, et par le retentissement de son duel, il produisit la plus grande sensation dans la haute société. Il attira ainsi les regards de la senora Leonora, fille du marquis da Silveira-Castel-Branco, l'une des plus riches héritières du royaume. La jeune fille n'était peut-être pas excessivement éprise ; mais habilement tourné par un officier français, elle ne pouvait tarder à se laisser entraîner. Un prêtre légitime l'union, et les deux époux partirent pour la France, espérant voir bientôt s'apaiser la colère du marquis da Silveira-Castel-Branco, le plus fier hidalgo du Portugal.

— En France ?

— Ils se cachèrent à Saint-Malo sous prétexte de bains de mer ; mais la fille correspondait avec sa mère, de sorte qu'un soir, au moment où le comte rontrait chez lui, il fut accosté au coin d'une rue par le marquis. Celui-ci était un terrible homme, il n'entendait pas facilement la plaisanterie et ordonna à son gendre de le suivre sur le bord de la mer. Don Juan comprit quelle serait l'issue de cette entrevue et prévint sa femme, par un billet, qu'il était obligé de partir pour Paris et qu'il n'avait pas même le temps de l'embrasser. Il partit avec son beau-père pour l'Espagne, et sur les bords de la Binassoa même, avec deux premiers venus pour témoins, un duel acharné commença. Don Juan fut blessé, mais il tua...

— Il tua le commandeur, comme le don Juan de Mollière et des Espagnols ?

— Précisément. Il fit embaumer avec soin son beau-père par un médecin de Bordeaux, et l'expédia pour Lisbonne, après quoi il reprit sa route vers Saint-Malo.

— Oh ! mais c'est un fier homme que ce Brésilien naturalisé Français ! fit Berthold avec l'expression d'un fin connaisseur.

— Don Juan était blessé. Il ne put arriver jusqu'à Saint-Malo, et fut forcé de s'arrêter en route, à Pleneuf, à quelques lieues de la ville où était restée sa femme. Epuisé d'argent, il voyageait seul, de sorte qu'il fut recueilli dans une famille de pêcheurs où il fut soigné avec la plus vive sollicitude.

— Et où il fit venir sa femme !...

— Ah bien oui ! ce fut sa première pensée ; mais il y avait dans cette maison, à côté d'un vieillard infirme, une jeune veuve d'une beauté extraordinaire ; et quand il l'eut vue, quand il eut été soigné par elle, quand il s'aperçut que le cœur de cette jeune femme n'était pas insensible à un peu plus que de la pitié, il lui laissa croire que de son côté il était libre.

— Je comprends.

— Non l'histoire est beaucoup moins simple que vous ne croyez : Don Juan est le modèle des maris, il est revenu vers sa femme, aussitôt rétabli.

— Ah ! mais vous n'avez pas fini l'histoire. Une fois le commandeur... Non ! une fois le marquis mort, sa veuve a pardonné.

— Complètement. Mais il y a un testament de M. de Castel-Branco qui déshérite sa fille, s'il ne naît pas d'enfant de ce mariage contracté sans son consentement.

— Je parierais cent contre un que don Juan ne tardera pas à être père.

— C'est fait d'aujourd'hui.

— Parbleu !

— Malheureusement c'est une petite fille, et de plus, elle est chétive... Elle n'a pas le souffle, sa vie ne tient qu'à un fil.

— C'est un drame qui commence, reprit Berthold, absolument comme à l'Ambigu.

— La sonnette du foyer retentit en ce moment, et les deux interlocuteurs regagnèrent leurs stalles, chacun de son côté.

Mais il n'y avait pas cinq minutes que le rideau était levé sur le deuxième acte de *la Favorite*, que le contrôleur de l'orchestre venait prier à voix basse le docteur Berthold de se rendre en toute hâte rue Martel.

En passant devant tout le monde pour sortir, le jeune médecin porta ses yeux vers le balcon et rencontra le regard du vieillard.

Il y avait dans ce regard une telle fixité, une expression si absolue de volonté impérieuse que Berthold, malgré son vif désir d'obéir aux ordres secrets qu'il avait reçus de cet homme, ne put s'empêcher de tressaillir.

Le lendemain matin, — c'était par l'une des plus rudes matinées du mois de janvier de l'année 1841, — deux déclarations de naissance étaient régularisées à la mairie d'arrondissement, alors place des Petits Pères : celle de Marie, déclarée fille de Jean Kerlés et de Marguerite Tingry, et celle de Marie, fille du comte da Ferreira et de Léonora da Silveira-Castel-Branco.

Était-ce bien simple hasard ? Les deux enfants devaient également recevoir en famille le doux nom de Fleur-de-Marie.

## II

## LA SOCIÉTÉ DE L'AS DE PIQUE.

Vingt jours après les événements si simples qui précèdent, une femme, vêtue d'un vaste châle noir, cachant presque entièrement une robe de soie de même nuance, et dont la tête était recouverte de cette espèce de capote de satin usitée aux sorties de bal, montait rapidement la rue de Clichy. Elle s'arrêtait cependant souvent, et ne paraissait se soucier nullement des passants, étonnés de rencontrer dans cette rue, presque toujours déserte à minuit, une femme qui semblait appartenir à la haute société.

Si cette femme s'arrêtait ainsi, c'est que la montée était rude, et puis, d'ailleurs, peut-être était-elle souffrante; — toujours est-il qu'arrivée à la hauteur de la rue de Milan elle s'arrêta tout à fait. Mais cette fois, c'était sans doute avec une pensée quelconque, car une ombre, noire comme elle, se détacha soudain de l'embrasure d'une porte cochère et la rejoignit vivement.

— Ah ! vous voici Florine, dit la première, j'avais peur de ne pas vous voir.

— Puisque je vous l'avais promis ; marchons, il est tard.

La première s'appuya sur le bras de sa compagne, et toutes deux se remirent à gravir cette montagne qui mène à Bati-gnolles. Parvenues à quelques pas de la barrière, elles ralentirent leur marche.

— J'ai peur, Florine, j'ai peur !

— Bah ! c'est le seul moyen de vous tirer d'affaire.

— C'est vrai ! allons.

— Vous avez votre masque ?

— Oui.

— Eh bien ! nous pouvons les mettre ici ; il ne passe pas assez de monde pour qu'on s'en étonne.

Les deux femmes prirent alors chacune un masque dans leur poche et se l'appliquèrent sur leur visage.

Quelques minutes après, l'une d'elles tira le bouton de la sonnette d'une maison de la rue d'Antin, située à deux pas de la barrière de Clichy et qui débouche sur le boulevard extérieur, en face du bâtiment de l'octroi.

La porte s'ouvrit et se referma aussitôt sans bruit sur les deux femmes, comme si elle se trouvait poussée par un ressort puissant ; mais une main arrêta l'une des deux visiteuses, et aussitôt la lumière d'une lanterne se dirigea vers son visage.

— Alors, — la main ? dit l'homme à la lanterne ?

La visiteuse avança sa main gantée de blanc vers cet étrange concierge qui, satisfait sans doute de son inspection, passa à la seconde femme, laquelle, grâce au temps que prit cette petite formalité, eût la faculté de se préparer à la subir à son tour.

— Passez, fit le cerbère en voilant le feu de sa lanterne sourde.

Celle qui avait été appelée jusque-là du nom de Florine entraîna sa compagne au fond du corridor de cette maison obscure, en personne connaissant les êtres, poussa une porte rembourrée et tendue de serge, et elles se trouvèrent dans une sorte de vestibule faiblement éclairé où commençait un escalier recouvert de tapis. Elles montèrent cet escalier et arrivèrent au premier étage sur le palier duquel était une banquette de velours.

— Il est encore temps, allons-nous-en ! fit la première femme que tout ce mystère effrayait instinctivement et qui se laissa tomber sur la banquette.

— Mais de quoi avez-vous peur ?

— Je ne sais pas.

— Voyons, ma chère belle, ne faites pas l'enfant, — avec les dix louis qui vous restent, vous pouvez gagner dix mille francs.

— Oui ! fit en se redressant celle qui, selon toute probabilité, était tout à fait étrangère à ces pratiques ; — oui, il me faut de l'argent à tout prix !

— A la bonne heure !

La Florine avança alors sa main vers la porte de chêne qui

s'élevait devant elle, et de son petit doigt sec et nerveux, y frappa deux coups d'abord ; puis, après un intervalle presque insaisissable, deux autres coups précipités.

Aussitôt un guichet étroit s'ouvrit dans un panneau de la vaste porte par laquelle la Florine passa sa main gantée de blanc.

— Je ne suis pas seule, ajouta-t-elle.

Sa compagne passa également par le guichet sa main gantée et fermée, et se laissa ouvrir par une personne invisible du dehors.

Cette main contenait évidemment un talisman puissant ; car la porte de chêne tourna soudain sur ses gonds et livra l'entrée de l'appartement au deux femmes masquées.

Une vive lumière régnait dans la première pièce où accourut une servante qui débarrassa les visiteuses de leur coiffes, châle ou pelisse ; mais elles gardèrent leurs masques.

Ainsi que nous l'avons dit, la première de ces femmes, plus grande que l'autre de beaucoup, était vêtue d'une robe de satin noir ; mais ce que le châle avait dérobé jusque-là, c'était un corsage garni de jais et de rubans, s'échancrant assez bas et qui, quoique accompagné d'une guimpe de dentelle noire, laissait voir d'admirables épaules.

— Vous êtes étrangement belle ainsi !... ne put s'empêcher de s'écrier Florine en prenant le bras de son amie pour l'introduire dans un salon voisin, où les lumières tombaient à flot sur le plus riche ameublement.

Il y avait nombreuse réunion dans ce salon ; et l'entrée de cette femme, dont les cheveux noirs se mariaient si bien avec ses vêtements, dont la beauté se devinait malgré le masque et qui s'avancait avec la démarche d'une reine, produisit une certaine sensation.

Cependant il est temps de faire connaître au lecteur dans quelle maison nous avons jugé à propos de l'introduire, à la suite de ces deux femmes.

On sait que les maisons de jeu officielles furent fermées le 31 décembre 1837, à minuit ; mais si cette mesure, réclamée par la conscience publique, a fait disparaître ces tripots qui ont rendu fameux les numéros 36, 113, 127 et 154 du Palais-Royal, — le *Cercle des Etrangers* et le *Frascati* de la rue Richelieu, — le *Paphos* du coin de la rue du Temple, — dans les somptueux appartements qui servent aujourd'hui de magasins de nouveautés à l'enseigne du *Pauvre Jacques*, — si les têtes de colonne ont été coupées, paroilles aux têtes de l'hydre de Lerne, elles ont donné naissance à une foule de tripots clandestins que, malgré sa vigilance active, la police ne parvient qu'à grand-peine à découvrir et à poursuivre.

Au moment où l'année 1838 commença, une association puissante était déjà toute prête à fonctionner et à remplacer occultement la plaie sociale qui, jusque-là, s'élevait au grand jour : enfers toujours béants, où s'engouffraient les fortunes, l'honneur et la vie de tant de malheureuses victimes de l'une des plus vigoureuses passions du cœur de l'homme.

Cette association, dirigée par quelques-uns de ces chevaliers d'industrie de haute volée qui ont leurs livres entrées dans toutes les grandes maisons, était organisée avec un ordre parfait et une méthode des plus ingénieuses. Les précautions, plus que méticuleuses, dont était entourée une affiliation nouvelle indiquaient qu'une volonté ferme présidait, et que ceux qui dirigeaient cette association avaient l'espérance de la voir prendre des proportions grandioses, non-seulement dans le présent, mais encore dans l'avenir.

Vingt-six membres seulement composaient cette compagnie. Les bases reposaient sur une solidarité complète, dont le premier effet était que tous les membres se tenaient mutuellement et que, par conséquent, un trahison était suivie immédiatement d'une ruine pour celui qui s'en rendait coupable. Choisis, triés avec une scrupuleuse attention, ces membres formaient un véritable noyau d'intelligences qui, avec un noble but, aurait pu peut-être réaliser de grandes choses, mais dont tout l'action, dirigée tout entière à se procurer de l'argent par tous les moyens, ne réalisait que les dehors d'une existence de plaisir.

Vingt hommes et six femmes, désignés seulement entre eux par les vingt-six lettres de l'alphabet, — avaient donc jeté sur Paris un vaste filet dans les mailles serrées duquel venaient se prendre toutes les proies que le hasard et, mieux que le hasard, une chasse habilement dirigée, amenaient à sa portée. Chaque nation y était représentée, et comme il y a toujours dans les bas-fonds de la haute société, des intelligences supérieures que leurs passions ont jetées hors de la voie du droit et du juste, les nouveaux débarqués se laissaient facilement harponner par ces compatriotes d'humeur charmante et de relations vraiment affriolantes.

Cette association s'appelait *la société de l'As de Pique*, et si plus tard elle s'est tellement détournée de son but que la police a été forcée de se mêler de ses affaires, elle avait encore à l'époque où commence cette histoire malheureusement trop véridique, une influence énorme que triplait encore le mystère dont elle s'entourait, et les capitaux considérables qu'elle savait si habilement remuer.

On comprend qu'il y avait une haute direction aux opérations de cette banque occulte : un comité dont l'autorité était suprême était composé de quatre membres, trois hommes et une femme, placé lui-même sous la prépondérance illimitée d'un président.

Ce président s'appelait *le Patriarche*, il était désigné par la lettre Z. La femme qui faisait partie du comité s'appelait *l'Archevêque*, elle était désignée par la voyelle A.

Depuis sa fondation, la Société avait sa maison-mère, qui s'appelait *le Whist*, à Batignolles, rue d'Antin, et cinq succursales dans les différents quartiers de la capitale. Ces établissements, régis avec une entente admirable, offraient, selon les localités, un confortable et une élégance extrême. On y soupaît *gratis* et dans les conditions les plus exquises, et à part les précautions employées pour l'admission, on eût pu se croire dans les meilleures et les plus aristocratiques maisons.

Il y avait, du reste, d'assez solides garanties contre une invasion étrangère, et, à l'instar des fameux tripots de West-End, à Londres, les portes de l'appartement, sous l'apparence honnête de leurs panneaux de bois de chêne, étaient bardées de fortes plaques de tôle ; de manière qu'au moyen d'un brasier toujours allumé, les instruments de jeu pouvaient être détruits facilement pendant qu'on tenterait d'enfoncer la porte.

D'habiles tentatives de séductions avaient bien été faites auprès de certains fonctionnaires, mais la force de l'Association s'était brisée devant la conscience du devoir.

Le temps n'était plus où la ferme des jeux autorisés faisait déposer chaque matin un mystérieux rouleau de cinquante napoléons sur la cheminée de Louis XVIII : circonstance qui excita toujours la surprise du vieux roi, car il ne se douta jamais, dit-on, d'où pouvait lui tomber cette goutte d'or. Il est vrai qu'il n'éprouva jamais, ajoute encore l'histoire des petits appartements, la moindre curiosité de le savoir.

Ceci posé, et laissant de côté d'autres détails que le cours du récit fera connaître successivement au lecteur, nous repreneons :

Nous avons dit que l'entrée de la compagne de Florine produisit dans le cercle une sensation marquée. Un grand nombre d'yeux et de lorgnons se dirigèrent vers cette splendide et mystérieuse beauté et, ne fut-elle que l'espèce d'apparat de sa toilette, chacun se serait persuadé qu'il avait devant lui une de ces dames du grand monde qui, parfois, se fourvoient dans ces assemblées, poussées par le démon du jeu ou par le désir de gagner assez d'argent pour se procurer, à peu près honnêtement, un objet de parure ou de toilette refusé par un trop parcimonieux époux.

— Ce doit être une Espagnole, murmurèrent quelques voix avec l'accent de l'enthousiasme.

Cette jeune femme était presque tremblante, cependant elle prit place avec assez d'assurance à la table principale du jeu où un fauteuil lui fut cédé aussitôt. Elle examina la manière de jouer : regardait de temps en temps au-dessus des joueurs assis vis-à-vis d'elle, comme si elle eût demandé conseil à son

interlocutrice qui les dominait de toute la tête, étudiant avec soin, et probablement en vertu de leçons prises d'avance, les coups favorables ; — puis, avançant tout à coup un louis sur la table, elle dit d'une voix claire et d'un timbre enchanteur.

— Je fais vingt francs.

— Elle est Française ! s'écrièrent ceux qui l'avaient prise pour une étrangère, frappés de cette simple parole, prononcée sans le moindre accent.

Le banquier tourna les cartes et quelques secondes après, le voisin de la joueuse amena un louis devant elle, au moyen d'un petit râteau de bois léger qu'elle avait négligé de prendre en se mettant à table.

Alléchée par ce faible gain, elle avança deux louis et gagna encore. Son sein palpita d'une sorte de joie sauvage et elle continua ses paris.

Mais le jeu a de terribles retours et de cruelles déceptions. Si bien qu'au bout d'une demi-heure la belle inconnue se levait de table, malgré les efforts qui lui furent immédiatement faits par plusieurs joueurs de l'associer à leurs opérations.

Ses jambes chancelaient, une espèce de nuage épais s'étendit devant sa vue, elle crut qu'elle allait mourir et chercha des yeux sa compagne pour lui demander secours, ou pour la supplier de l'entraîner hors de cette maison qui déjà l'épouvantait, mais la Florine avait disparu.

— Et pas un sou à la maison !... se dit-elle en sentant une larme tomber sur la doublure de satin de son masque.

Mais tout à coup elle aperçut dans une glace, placée en face d'elle et obliquant dans un angle, la figure d'un homme qui, assis dans un salon voisin, sur une causeuse, s'entretenait avec un vieillard d'un aspect imposant.

— Lui ! fit-elle en marchant lentement vers ce salon, et en comprimant les battements de son cœur, — je suis sauvée.

Lorsqu'elle eut franchi le seuil de cette pièce, elle resta un instant immobile, considérant ces deux hommes avec crainte, mais elle surmonta son émotion et s'avança.

En se voyant l'objet de l'attention de cette femme vraiment remarquable, les deux hommes se levèrent en saluant ; mais elle, occupée seulement du plus jeune, ne vit point le sourire étrange qui plissait les lèvres du vieillard.

— Don Juan, dit-elle, en tendant la main, il faut que je vous parle.

Le vieillard s'éloigna, laissant dans ce petit salon cette femme et ce Don Juan qui n'était autre que le comte de Pereira.

— Comment, vous, vous ici, Margared ! fit le comte avec étonnement.

— Oui, moi, amenée par Florine et qui viens de tenter la fortune ; dit-elle avec une sorte d'enjouement.

— La fortune est sœur de la nature, et toutes deux filles du hasard, Margared ! l'une a dû vous traiter aussi bien que l'autre, répondit le comte en jetant des yeux émerveillés sur cette femme qu'il était loin cependant de voir pour la première fois.

— Don Juan, pourquoi m'avez-vous abandonnée ?... reprit-elle avec un sanglot dans la voix.

— Des reproches !

— Non... mais un triste retour vers le passé, j'étais si tranquille, là-bas, à Pleneuf, au bord de l'Océan, demandant tout de cette immensité d'eau si prodigieuse envers ceux qui bornent leur ambition à fouiller ses profondeurs ! Pourquoi êtes-vous venu, don Juan, pourquoi êtes-vous tombé tout à coup dans ma vie !... Vous avez parlé à une femme de dix-neuf ans, presque à un enfant le langage de la séduction, vous lui avez soufflé l'envie au cœur... Vous m'avez, enfin, fait connaître ce que mon existence si paisible ne soupçonnait même pas ; vous avez corrompu en moi les bons instincts de simplicité qui faisaient ma force et mon repos !... Et quand après m'avoir laissé croire que vous m'aimiez et que vous vouliez faire de moi une grande dame de votre monde, vous êtes parti, sans un mot d'adieu, j'ai pensé que mon cœur allait se briser ; je n'ai pas voulu admettre que cela fut possible ; j'ai cru à quelque événement imprévu, mystérieux et plus fort que votre volonté qui vous

avait séparé de moi ; et je suis accourue à Paris, pour vous y retrouver, pour vivre et s'il le fallait pour lutter avec vous ! Hélas ! quelle déception a été la mienne. Pourquoi m'aviez-vous jetée dans ce tourbillon de pensées impossibles ! Pourquoi m'aviez-vous appris ce que c'est que le luxe, l'élégance, le dédain de la vie paisible !

— Ecoutez, Margared, répondit le comte, j'ai beaucoup fait, je l'avoue, pour désorganiser la vie tranquille que Dieu semblait vous avoir départie : mais n'y avez-vous point un peu aidé vous-même ? Ne m'avez-vous pas dit cent fois que vous vous sentiez faite pour être autre chose que la femme d'un pêcheur ; que les leçons imparfaites de l'école de votre village, complétées ensuite par vous, avec la puissance de volonté qui vous caractérise, avaient ouvert les cases de votre cerveau à l'ambition, et que le choc des idées affluant dans votre tête vous donnait parfois le vertige ?

— C'est vrai ! répondit la femme masquée avec une conviction douloureuse.

— Eh bien ! n'accusez donc que vous-même. Je n'ai été que le jardinier qui cultive, émonde, soigne la plante dont le germe était en terre avant sa venue. Vous avez voulu connaître Paris, qu'y avez-vous fait depuis quatre mois ?

— Je vous ai cherché don Juan ; et quand j'ai su quelle était votre vie, quand j'ai su que notre union était impossible puisque vous n'étiez pas libre, je n'ai pas eu le courage de repartir. J'ai voulu goûter de cette vie de luxe que vous m'aviez décrite et j'ai engagé mon modeste capital, la dot de ma pauvre petite fille pour vivre pendant six mois de l'existence d'une femme de votre monde.

— Margared, vous ne vouliez que voir Paris et retourner ensuite à Pleneuf.

— Oh ! ne me parlez pas de cela ! quand j'y pense, je voudrais mourir... moi, retourner à Pleneuf, à présent ! mais regardez-moi, ai-je encore quelque chose de la paysanne que vous avez vue, il y a huit mois, pour la première fois... Puis-je retourner là-bas avec cette robe de soie, moi à qui vous avez donné l'horreur des simples atours avec lesquels les bons pêcheurs des côtes de Bretagne me trouvaient pourtant si belle. Je l'ai voulu, pourtant, je vous l'ai dit le jour où le hasard vous a conduit dans la cour des Messageries. Je revenais de Pleneuf. J'avais couru jusqu'au village. Au moment où j'allais m'élançer vers la petite maison que je voyais au loin, sur la plage, les femmes des pêcheurs revenaient de la mer chargées de poissons, sales, souillées de boue et pliant sous le fardeau... J'ai eu horreur de cette sainte vie de travail, et je me suis enfuie, je suis revenue en hâte vers ce Paris qui m'attire... Ah ! tenez, don Juan je sens que mon âme se perd, vous en serez responsable un jour devant Dieu, prenez garde !

— Eh ! Margared ! s'écria le comte en riant, soyez donc raisonnable !

— Don Juan, pourquoi m'avez-vous trompée ? J'aurais pu vivre si heureuse avec ma petite fille, si je ne vous avais pas connu !...

— N'avez-vous donc pas l'intention de mettre cet enfant en nourrice ? demanda M. da Ferreira d'un air glacial.

— J'y ai pensé, mais je ne puis m'y résoudre. Elle est si gentille, si belle déjà ma petite Fleur-de-Marie. Elle est adorable, blonde, l'œil bleu, ce sera ma consolation.

— J'irai vous voir demain, Margared, dit le comte dont le front devint soucieux.

— Oui, venez, vous la verrez, elle est rose et fraîche comme un printemps.

— Ah !... fit M. da Ferreira, dont les joues pâlirent affreusement et qui ne put retenir un regard d'envie.

— Peut-être, ajouta Margared avec une moue de regret, serai-je forcée de la mettre en nourrice, car, après tout, à Paris, un enfant... cela gêne beaucoup... Ah ! je ne sais pas si j'en aurai le courage.

— Vous l'avez appelée Fleur-de-Marie, c'est un nom fort heureux.

— N'est-ce pas ?

— Si j'ai une fille je la nommerai de même, dit le comte.

Vous ferez bien, cela lui portera bonheur.

Le comte réfléchit quelques secondes.

— Dites-moi, Margared, reprit-il, vous êtes venue ici pour jouer ; je gage que vous avez perdu.

— Tout ce que j'avais apporté.

— Cela vous amuse de jouer ?

— Beaucoup. Jusqu'à présent, chez Florine, je jouais de faibles sommes avec une espèce d'indifférence. Tout à l'heure, j'ai joué avec la rapidité de l'éclair dix louis, cent louis d'un coup et j'ai ressenti des émotions indéfinissables.

• — Cent louis !

— Ce fut ma dernière mise, emportée par le râteau du banquier, mais pendant cette demi-heure j'ai vécu des jours entiers, — et pourtant.

— Pourtant ?... demanda le comte qui, on le voit, semblait étudier cet étrange caractère dont il cherchait en vain le dernier mot, la véritable pensée, et qu'il n'avait encore pu connaître entièrement.

— Pourtant reprit-il ?...

— Rien, répondit-elle d'un ton sec.

— Margared, vous êtes extraordinairement belle ; vous avez en vous la fortune et la puissance, savez-vous cela ?

— Florine me l'a dit cent fois.

— Et aucun homme avec elle ?

— Il n'y a qu'un homme pour moi, don Juan, vous le savez bien.

— Vous êtes adorable, Margared, et il est vraiment fâcheux, que je sois forcé de vous quitter ; mais une proposition... voici ma bourse, jouez ce qu'elle contient et nous compterons demain.

— Comte, il faudrait mieux ne pas jouer, je le crois, et rentrer chez moi.

— Au contraire. Peut-être, d'ailleurs, reviendrai-je vous prendre ici. Mais ne m'attendez pas.

— Eh bien ! je resterai, répondit Margared.

Le comte s'éloigna et disparut.

Mais cette conversation avait eu un témoin : le vieillard avec lequel se trouvait précédemment da Ferreira avait tout entendu, dissimulé derrière la haute tapisserie de la porte d'entrée du salon.

Dès que la Bretonne fut seule, et au moment où après avoir lutté contre le désir de garder cet argent pour l'employer aux dépenses urgentes qui l'avaient forcé de venir jouer ses derniers dix louis, au moment où elle se levait, poussée par le démon du jeu, du côté du tapis vert, le grand vieillard se présenta devant elle.

— Pardon, madame, lui dit-il d'une voix grave, quelques minutes d'attention, si vous voulez bien me les accorder.

— Parlez, monsieur, répondit Margared en contemplant avec étonnement cet homme dont la figure, pâle et blanche comme de la cire, ne semblait trahir la vie que par l'éclat extraordinaire de deux yeux noirs et profonds.

— Vous êtes belle, madame, très-belle. Vous avez de l'ambition, tout ce qu'il faut pour y prétendre, rien pour la satisfaire. Voulez-vous des valets, des voitures, un hôtel, de l'or, une fortune princière ?

— Vous êtes étrangement bref, monsieur.

— Des faits et peu de paroles. Voulez-vous tout cela ?

— Vous me donnerez bien le temps de réfléchir, je suppose ?

— Trois jours.

— En vérité, c'est bien bref.

— Je suis désolé d'insister, madame ; mais c'est à refuser ou à accepter...

— Et... si j'acceptais, quelles seraient vos conditions ?

— Rien... pour moi.

— En vérité ! fit Margared étonnée. Le cas lui semblait extraordinaire.

Son interlocuteur n'eut pas l'air de comprendre le sens réel de cette exclamation de surprise féminine.

— J'ai dit, rien... pour moi, madame ;

Eh bien ! dans trois jours alors... répondit Margared après un long silence.

Le vieillard lui prit la main et la baisa.

Margared frissonna de tout son corps, il lui sembla que deux lèvres de glace venait de se poser sur sa main.

Elle courut se réfugier à la table de jeu, après avoir jeté un regard d'épouvante sur cet homme, en se demandant, avec sa naïveté bretonne, si c'était bien un homme.

Le vieillard s'était approché du banquier et lui glissa à l'oreille, sans que personne l'entendit :

— Arrangez-vous pour que cette femme gagne toujours !

### III

#### L'ENFANT D'UN RICHE.

Le comte et la comtesse da Ferreira habitaient, rue du Faubourg-Poissonnière, un appartement situé au premier étage, dans lequel on eût pu s'attendre à trouver plus de luxe et de somptuosité ; mais qui ne brillait que par une extrême élégance et par des recherches accusant plutôt le goût que la richesse.

La position de ce ménage, entretenu par les faibles ressources personnelles du comte et surtout par les libéralités de la veuve du marquis de Silveria-Castel-Branco, n'était certainement pas à la hauteur à laquelle elle pouvait prétendre ; mais le nouvel avenir que présageait la naissance de l'enfant présenté, quinze jours auparavant, à la mairie du troisième arrondissement, avait fait rentrer l'espérance dans cette maison.

En quittant le tripot de Batignolles, le comte avait gagné à pied une voiture de remise qui stationnait dans Paris, non loin de la barrière, et s'était fait conduire en toute hâte chez lui. Au lieu de renvoyer le remise, ainsi que le cocher s'y attendait, le comte lui ordonna de rester. Sa préoccupation l'empêcha de remarquer qu'une autre voiture stationnait également devant sa porte.

Son unique domestique dormait dans l'antichambre, et, sur l'invitation du comte, gravit peu de temps après les combles de la maison, où il couchait. Pendant ce temps don Juan pénétrait dans la chambre de sa femme.

La comtesse était dans son lit, mais accoudée sur l'oreiller, l'œil ardent et fixé vers le fond de la pièce où brillait, modérée par un abat-jour, la lumière d'une lampe de cristal. Penché sur une table, et éclairé par cette lampe, un homme écrivait.

A quelques pas du lit de la comtesse, se trouvait un berceau d'enfant auprès duquel la nourrice essayait de combattre le sommeil qui alourdissait ses paupières.

— C'est le docteur... dit à voix basse la comtesse à son mari.

— Elle va donc plus mal ?... demanda don Juan.

— La pauvre petite a eu une crise, et j'ai envoyé chercher M. Laroche au plus vite.

Le comte contempla son enfant d'un œil soucieux et marcha vers le docteur qui, en ce moment, terminait son ordonnance.

— Bonjour, comte, fit celui-ci en lui tendant la main.

— Eh bien ? demanda le père avec une anxiété fiévreuse.

— Lorsque votre domestique est venu me chercher, j'ai deviné ce qu'il fallait à l'enfant et je suis passé chez le pharmacien, afin de ne pas perdre une minute ; mais cela ne suffit pas. Demain, dès le jour, il faudra faire cette potion et la lui administrer à partir de dix heures, comme j'ai dit là-dessus.

— Et la comtesse ?

— La comtesse va bien, Dieu merci !

— Mais elle ne peut dormir.

— Cela tient à la surexcitation qui la domine, aux appréhensions qu'elle éprouve ; mais je pense qu'elle a pris sa potion calmante et qu'elle dormira cette nuit.

— Eh ! non, docteur, s'écria don Juan, en apercevant une fiole sur la cheminée.

— Mon ami, dit la comtesse d'une voix douce, je ne puis pas dormir tant que mon enfant sera en danger.

— Cependant, madame, il le faut, reprit M. Laroche, — en ce moment et jusqu'à demain matin, la petite ne court aucun danger, l'effet de la potion qu'elle vient d'avalier est souverain. — Je vous garantis au moins trois heures de repos. Profitez-en

pour votre compte, croyez-moi, — vous n'êtes pas aux termes de vos douleurs et vous avez besoin de toutes vos forces pour veiller sur cet enfant. Songez quels seraient vos déchirements, si vous veniez tout à coup à perdre vous-même le sentiment de son état.

— J'en mourrais, monsieur.

— Eh bien ! soyez raisonnable, et buvez tout de suite ceci, — dit le savant praticien en saisissant la fiole, la débouchant avec dextérité et en versant son contenu dans une tasse de fine porcelaine de Chine.

— Plus tard, répondit la comtesse, j'ai à causer d'abord avec don Juan.

— Eh bien ! promettez-moi avant que je m'en aille.

— Dans une heure, je vous le promets, docteur, je boirai votre drogue.

Le comte accompagna le médecin jusqu'à la porte, éclairé par la nourrice ; mais dans l'antichambre don Juan renvoya cette femme.

— Docteur, dit-il ensuite au médecin, quel est votre avis ?

— Mon cher comte, je suis très inquiet, je ne vous le cacherais pas.....

— Voyons, dites-moi toute la vérité, vous savez que je suis fortement trempé et que ce n'est pas le courage qui me manque.

— Eh bien !... fit M. Laroche en hésitant et saisissant la main du père.

— Achez, achez.....

— Ou je me trompe fort, ou votre enfant ne passera pas la nuit.

Le comte frissonna et pâlit.

— Merci, docteur, me voilà prévenu, fit-il avec une sorte de stoïcisme.

— Cependant, écoutez. La potion qu'elle a prise est parfois souveraine ; or, votre fille peut être sauvée demain.

— Dieu le veuille ; mais je vois, hélas ! à votre attitude que cet espoir est bien faible.

— Dieu est grand ; répondit le docteur en serrant une dernière fois la main du comte.

Quand il rentra dans la chambre, la comtesse était levée et, à peine vêtue d'un peignoir, suivait d'un œil hagard la faible et douce respiration de sa fille.

La nourrice dormait.

Le comte était entré sans bruit, et il s'avança de même jusqu'à la table de nuit, sur laquelle le docteur avait laissé la potion calmante. Il jeta les yeux vers la potion, et vit que la comtesse ne l'avait pas encore prise ; en conséquence, il jeta dans cette liqueur blanchâtre une pastille de la grosseur d'un pois et de l'épaisseur d'un pain à cacheter, qu'il tenait sans doute déjà entre ses doigts, et presque aussitôt cette pastille fondit.

— Allons, Léonora, dit-il en soulevant avec une sorte de tendresse sa femme de dessus ce berceau, recouchez-vous, je vous en prie, et surtout buvez cette potion qui vous rendra toutes vos forces.

— Oui, mon ami, vous avez raison, répondit la comtesse en s'asseyant sur le bord du lit, et presque aussitôt elle saisit la tasse et en avala d'un trait le contenu.

— Etait-ce donc un brouvage mortel que venait de boire cette femme, car en la suivant des yeux, le comte sentit une sueur froide baigner tout à coup son front et son cœur se serrer comme dans un effroyable étouffement.

— C'est amer, fit-elle avec une légère grimace de dégoût.

Le comte s'était assis sur un fauteuil placé au pied du lit, et la comtesse se recoucha.

— Ah ! don Juan, que je suis folle, j'oubliais... une lettre de ma mère ! s'écria-t-elle aussitôt en fouillant sous son oreiller. Elle en tira une assez vaste enveloppe dont le large cachet armorié était brisé.

— Ah ! fit da Ferreira avec joie, je devine à votre air qu'elle apporte de bonnes nouvelles.

— Vous allez voir, dit Léonora en souriant, c'est la réponse à l'annonce de mon heureux accouchement.

Le comte fouilla les plis de l'enveloppe, non sans un vif tressaillement de plaisir, et ne put s'empêcher d'exprimer bruyamment sa satisfaction en déployant, d'abord, deux traites de chacune vingt-cinq mille francs sur la maison Rothschild.

— Enfin ! dit-il, nous pourrons donc quitter ce taudis !

— Ah ! don Juan, un appartement ravissant, et entre les murs duquel notre enfant est venue au monde.

— Bah ! est-ce qu'on peut s'attacher à ces appartements de Paris, où cent autres sont morts ou nés avant vous !

— Lisez la lettre de ma mère, mon ami, reprit Léonora.

Pendant qu'il lisait, la comtesse suivit sur le visage accentué et remarquablement beau de son mari, l'expression de sa pensée ; et un sourire de douloureuse tristesse crispa par intervalles les coins roses de sa bouche. C'était une de ces belles et brunes têtes que le soleil qui brûle les sablonneuses contrées baignées par les eaux du Tage avaient bronzées comme pour recevoir le choc de toutes les passions. On comprenait, à voir l'énergie de son regard, que la volonté de ses parents avait dû se briser devant la première explosion de son cœur. Placée encore en ce moment sous le charme de l'amour, elle n'avait encore pu apprécier entièrement toutes les nuances du caractère de l'homme qu'elle avait choisi pour époux. Elle était fière de lui, parce qu'il était beau, brave et noble ; et il y avait tout lieu de penser que tel serait toujours le dernier mot de son existence tant qu'une cause, encore à naître, ne viendrait pas ruiner l'édifice si sagement élevé par cet homme, aussi expert en amoureuses roueries que le prototype dont il portait le nom de baptême.

— Vous voyez, mon ami, que ma mère pardonne tout à fait et qu'elle va venir à Paris vivre avec nous. N'en êtes-vous pas heureux ?

— Oui et non, répondit le comte.

— Pourquoi non !

— Eh ! parce que votre mère est veuve et qu'elle est vraiment charmante.

— Vous avez peur qu'elle ne se remarie ?

— Elle a à peine trente-six ans, et le veuvage est pesant à cet âge, pour une femme habituée aux hommages comme est la marquise.

— Ma mère est vieille. Dans notre pays, on est femme de trop bonne heure pour conserver longtemps sa jeunesse. D'ailleurs ma mère m'aime passionnément et, je la connais, elle aimera notre enfant plus encore. Je suis fâchée de vous voir exprimer des craintes ayant pour mobile cette épouvantable soif de richesse qui vous dévore.

— Oui, c'est vrai, Léonora, j'ai souhaité la richesse ; mais, jusqu'à présent, c'était pour faire de vous la première entre toutes les femmes. Aujourd'hui c'est pour ma fille, c'est pour les enfants qui peuvent nous venir encore, que je veux être riche.

— Soyez tranquille, c'est de ma mère que vient toute notre fortune ; mais... j'en suis bien sûre... elle ne nous déshériterait jamais... même en se remariant, — du moins... tant que nous aurons des enfants.

À ce mot un nuage obscurcit le front de Ferreira, et il ne put retenir le regard de rage, qu'il jeta sur le berceau de sa fille.

Heureusement sa femme, succombant déjà sous l'action somnifère de la potion qu'elle avait prise, fermait les yeux. Le comte se leva alors, lui donna un baiser sur le front et sembla attendre qu'elle fût tout à fait endormie.

— Ah ! je m'endors, don Juan... fit-elle, quel bon sommeil !... cela fait du bien...

Don Juan semblait hâter de tout le pouvoir de sa volonté l'anéantissement des facultés de sa femme, et il eut la satisfaction de la voir bientôt plongée dans le sommeil le plus profond. Il se tourna alors vers la nourrice endormie également, et s'approcha d'elle avec circonspection ; puis il lui prit une main et la secoua assez rudement.

La paysanne ne bougea pas. Comme sa maîtresse, elle semblait inerte et écrasée sous le poids d'une léthargie complète.

— Tant que nous aurons des enfants !... murmura le comte en fonçant les sourcils, — et voici le premier qui va mourir.

Il fit trois pas vers le berceau et contempla sa fille avec attention. Il semblait suivre sur cet adorable petit visage les traces du mal qui le consumait ; et l'aspect chétif de la pauvre créature ne put trouver grâce sans doute devant l'effroyable ambition qui rongea son cœur avide, car il s'écria avec un geste de menace :

— Allons, il le faut !... si la marquise arrivait et qu'elle la trouvât morte...

Et il sortit précipitamment de la chambre. Il se rendit dans la sienne, se versa un grand verre de vin d'Espagne pour combattre une sorte de défaillance qu'il se sentait ; puis, ouvrant un petit tiroir secret, y saisit une clef qu'il examina avec soin.

— C'est bien cela, se dit-il, en la plaçant dans son gilet.

Après quoi, il ouvrit une garde-robe, en décrocha un de ces vastes manteaux espagnols, dont nous avons eu si grand tort de laisser disparaître la mode, et il reprit le chemin de la chambre de la comtesse.

Les deux femmes l'ormaient toujours.

Cependant, par une dernière précaution, il renouvela encore son expérience et après s'être bien assuré que leur sommeil était toujours aussi profond, il s'avança vers le berceau.

Soudain il recula avec épouvante.

Aucun souffle, aucun mouvement ne trahissaient la vie chez sa fille...

Il se rapprocha, les yeux hagards, les cheveux hérissés, et la toucha avec crainte.

La pauvre petite était presque froide : elle s'était éteinte depuis une demi-heure peut-être.

— Oh ! fit-il, il est temps !...

Tout à coup il s'arrêta, comme voyant au delà de l'action qu'il méditait ; mais la puissante énergie avec laquelle son âme convoitait les grandes richesses de la famille des Castel-Branco était telle, que tout remords fut refoulé audacieusement au fond de son cœur. Du reste, la mort de cette enfant venait commander impérieusement ce que, jusque-là, il s'était donné comme une tâche possible mais hasardeuse et hérissée de difficultés. Il y avait péril, les obstacles disparaissaient.

— Tant pis ! murmura-t-il en haussant les épaules, tant pis !

Et il osa s'emparer, sans terreur et sans scrupule, de ce petit cadavre que la mort faisait déjà sacré, l'enveloppa dans les plis de son long manteau et s'éloigna au plus vite. Il réveilla son concierge, se fit ouvrir la porte cochère et, après avoir annoncé son retour pour dans une demi-heure, il sauta dans la voiture, après avoir dit l'adresse au cocher.

— Ventre à terre, lui dit-il, une fois monté, et à travers la glace de devant, tu seras bien payé.

Moins de cinq minutes après, la voiture s'arrêtait au numéro 8 de la rue Martel, et le comte en descendait précipitamment.

On tarda quelque peu à lui ouvrir, car il était quatre heures du matin environ ; mais enfin le cordon fut tiré.

Le comte connaissait la maison et il allait mettre le pied sur la première marche de l'escalier, quand une lumière parut tout à coup au haut de cet escalier, portée par une femme qui descendait.

— Tiens ! c'est monsieur don Juan ! fit cette femme avec étonnement et en se hâtant de descendre.

— C'est donc cela !... reprit une voix derrière le comte, que je me disais, mais je connais cette tournure-là.

Il n'y avait pas moyen de passer outre, le comte prit le parti de parler aux concierges qui le pressaient ainsi, en tête et en retraite.

— Oui, c'est moi, madame Protat, de bonne heure, comme vous voyez, fit-il ; mais je n'ai pas le temps de choisir, je suis sur le point de partir et je venais dire adieu à madame Margared.

— Elle est sortie, dit le concierge.

— Ah ! répondit le comte en feignant le désappointement.

— Et même, continua madame Protat, que je viens de don-

ner le biberon à sa petite, ainsi qu'elle me l'a bien recommandé, d'heure en heure.

—C'est très bien, cela, ma chère dame, et je témoignerai de votre exactitude : bien qu'elle n'y soit pas, je vais monter tout de même, je l'attendrai, elle ne peut tarder à présent sans doute.

—Elle est au bal !... fit Protat en essayant de donner à sa physionomie une interprétation malicieuse.

—Elle est jeune, reprit le comte, c'est le temps ou jamais de s'amuser.

—A qui le dites-vous, monsieur don Juan ! fit avec un soupir le concierge. Voulez-vous la clef ?

—Oui, se hâta de dire Ferreira qui préféra prendre cette clef des mains de la concierge que se servir de celle dont il s'était muni.

—Je vais vous éclairer, ajouta la concierge en remontant deux marches.

—Non, chère madame Protat, donnez-moi votre lumière et recouchez-vous.

Don Juan monta l'escalier, et introduisant la clef dans la serrure d'un appartement situé au deuxième étage, il entra et commença par fermer une fenêtre de la salle à manger, donnant sur une terrasse, car le froid soufflait vivement ; puis il tourna le bouton de la chambre à coucher, où il était sûr de trouver ce qu'il cherchait.

—Il se débarrassa de son manteau et le plaça avec son fatal contenu, sur le lit de Margared, dont la courtine était déployée avec soin.

Il s'approcha ensuite d'un petit berceau de palissandre, placé assez près de la cheminée où flambait un beau feu de bois, emprisonné par un écran de cuivre doré. En écartant les rideaux de ce berceau, une sueur abondante perla sur son front et sa main tremblait comme la feuille ; mais tout à coup il recula en poussant un cri étouffé et se croyant le jouet d'une hallucination.

Le berceau était vide.

Il n'y avait pas à en douter ; cependant il plongea de nouveau ses mains fébriles entre les rideaux et les retira une seconde fois sans en rien rapporter.

—Rien !... fit-il avec effroi, et pourtant... oui, c'est sûr, la place est chaude !

Il songea alors que, pour une cause quelconque, la concierge avait jugé à propos de changer l'enfant d'atmosphère et qu'elle l'avait peut-être porté dans le salon.

En conséquence, il se dirigea immédiatement vers la porte qui ouvrait sur cette pièce, en tourna le bouton, et tira à lui ; mais la porte ne vint pas, et bien qu'elle ne fût point fermée, le comte éprouva une résistance assez vive.

Il posa la bougie sur la cheminée et revint vers cette porte après le bouton de laquelle il mit, cette fois, les deux mains. La porte céda.

Don Juan entendit marcher dans l'obscurité de ce salon, ressaisit vivement sa bougie et y pénétra résolument.

—Qui va là ? demanda-t-il de la voix d'un homme qui est chez lui.

Une ombre noire se dressait devant lui. C'était un homme masqué et qui, sous son bras droit, portait une sorte de paquet d'une forme insaisissable.

—Qui êtes-vous ? fit-il en portant une main vers le masque de cet étranger, tandis que de l'autre il élevait la bougie.

—Silence ! répondit l'inconnu en montrant la gueule de son pistolet.

—Ah ! un voleur ! fit le comte qui reprit tout son calme et ne sembla nullement intimidé par l'aspect de l'anneau bruni qui brillait au bout de cette arme tapageuse.

Mais l'inconnu voulut fuir, et en se détournant don Juan reconnut la nature du vol qu'il avait déjà commis.

—Vous voulez voler cet enfant ! s'écria-t-il au comble de la colère.

L'inconnu, malgré son masque, laissa voir un mouvement d'hésitation et de frayeur dans ses yeux ; Ferreira en profita, se

jeta sur lui, et parvint, non sans peine, à lui arracher le pistolet.

—Laisse là cet enfant, dit-il, ou je te tue comme un chien.

—Vous n'oserez pas, répondit l'inconnu qui à son tour, reprit son assurance.

—Et pourquoi ?

—Parce que cela ferait du bruit, et que vous seriez désolé de vous mettre une affaire sur les bras, en ce moment.

—Mais je connais cette voix ! fit don Juan en portant le nouveau la main vers le masque, mouvement qui fut arrêté par le bras de l'inconnu.

—Monsieur da Ferreira, dit celui-ci, je vous connais, comme vous voyez, et bien plus, je crois deviner le but de votre venue ici.

—Ah ! vous changez votre voix, monsieur, fit le comte avec circonspection et flairant un danger.

—Je vous ai vu, tout à l'heure, à travers cette porte, plonger vos mains fébriles dans ce berceau, et j'ai compris.

—Vous avez...

—Votre fille est bien malade, comte, n'est-ce pas, et pas d'espoir de la sauver !

Don Juan passa la main sur son front. Il lui prit une rage extraordinaire, il se demanda s'il fallait tuer cet homme, et renverser ainsi cet obstacle imprévu qui lui faisait perdre un temps précieux.

—Allons, monsieur da Ferreira, reprit l'homme masqué, avouez que vous vouliez, vous aussi, vous emparer de cet enfant.

—Oh ! mais je vous connais, morbleu ; et...

—Et prompt comme l'éclair, le comte arracha le masque de l'inconnu.

—Berthold ! s'écria-t-il en reconnaissant le jeune homme qui, quelques jours auparavant, lui avait servi de témoin, avec M. de Méran, pour la déclaration de son enfant.

—Allons, comte, fit le jeune homme assez gaiement, vous avez envie de cet enfant, moi de même ; il faut en décider, et promptement, car la mère peut surveiller.

—Berthold, en êtes-vous réduit...

—Je ne suis pas riche, comte, je vis au jour le jour, apprenez-le aujourd'hui, et, en ceci, j'agis pour compte d'autrui.

—On vous paye.

—Dix mille francs.

—Je vous en donne vingt, moi ! fit Ferreira.

—Et que dirai-je à mon commettant ?

—Venez, répondit Ferreira en l'entraînant dans la chambre à coucher. Berthold suivit machinalement, mais sans lâcher l'enfant qu'il portait sous son bras, et qui, secoué de cette façon, se mit à pousser quelques cris.

—Tenez, poursuivit le comte, voici l'enfant de Margared...

—Et il déploya son manteau ; glissa l'enfant mort dans le berceau, en referma le rideaux, et se retournant ensuite vers celui qui devenait son complice : — Comprenez-vous ?

—Admirable ! répondit Berthold, — mais il n'y a qu'un inconvénient.

—Lequel donc ?

—C'est que j'ai promis d'enlever cet enfant.

—Vingt mille francs, Berthold !

—Eh !...

—Vingt-cinq ! allons, c'est dit ?

—Prenez donc, s'écria le jeune homme en tendant vivement l'enfant au comte, car il voulait se hâter.

Mais l'enfant criait. Le comte usa d'un moyen violent. Aidé de son complice, il posa un mouchoir sur la bouche de la frêle créature et le noua derrière sa tête ; après quoi, Berthold gagna la salle à manger et en ouvrait la fenêtre.

—Où allez-vous donc par là ? demanda le comte.

—Je me sauve, pardieu, je demeure dans la maison, moi ! répondit le jeune homme en sautant sur la terrasse. — A propos, reprit-il en revenant sur ses pas, admirez quelle est ma confiance en vous ; mais aussi ne me trompez pas ou gare !... Donc, tenez l'argent tout prêt pour demain, comte, j'irai vous faire ma première visite.

—Comptez-y, dit Ferreira en refermant la fenêtre sur lui.

Le comte rentra dans cet appartement, brisé d'émotion, pâle, se soutenant à peine ; mais une force étonnante le poussait. Il s'enveloppa de son manteau, plaça avec soin l'enfant dans ses plis et sortit de l'appartement.

Il demanda le cordon aux époux Protat qui n'étaient pas encore recouchés et se chamaillaient à qui mieux mieux.

—Vous partez déjà, monsieur don Juan ! firent-ils de concert.

—Oui, je n'ai pas le temps d'attendre. Ouvrez-moi.

Le cordon résonna sous le vestibule et le ressort de la porte cochère joua. Le comte se dirigea immédiatement vers la rue et s'arrêta sur le seuil de la porte, comme s'il eût cédé à un remords ; mais c'était une simple réflexion. Il laissa la porte de la maison ouverte, alla déposer son tableau dans sa voiture et revint trouver les époux Protat.

—Je réfléchis à une chose, leur dit-il sérieusement.

—A laquelle, monsieur don Juan ? demanda la femme, plus curieuse que son mari.

—Il est inutile que vous disiez à madame Margared que vous m'avez vu cette nuit.

—Ah !... firent-ils tous deux avec un étonnement très marqué.

—Je le désire, reprit Ferreira en les regardant entre les yeux.

—Cependant... hasarda Protat, qui s'était déjà assez bien trouvé d'une interdiction de même nature.

—Et voici pour vous le rappeler, — ajouta le comte en posant une dizaine de louis sur la table de la loge.

—Ah ! monsieur don Juan !

—N'oubliez pas !

Et le comte s'éloigna, referma la porte sur lui, et trois secondes après sa voiture roula rapidement dans la direction de sa demeure.

—Qu'est-ce qu'il a donc été faire là-haut ? se demanda madame Protat, tout en regardant son mari qui comptait et alignait les belles pièces d'or dans le creux de sa main.

—Madame Protat, répondit le mari, monsieur don Juan, je commence à le soupçonner, est un grand seigneur. Il ne faut donc pas nous aviser de le gêner, nous y perdriions trop !... Deux cent vingt francs pour ne pas dire qu'il a passé là-haut dix minutes, c'est un joli dénier !... Et nous ne sommes pas au bout, peut-être...

#### IV

##### LE RETOUR DE LA MÈRE.

Nous avons laissé les concierges de la maison de la rue Martel comptant les louis du Portugais, et le mari surtout, tellement joyeux, qu'il ne songeait nullement à se recoucher, dans l'impatience où il était de voir venir le jour.

—Oui, lui dit sa femme avec une amère expression de reproche, tu es pressé d'aller boire comme toujours, et notre ménage ne verra pas un sou de tout cet argent ?

—Cet argent, bonne amie, j'ai le projet de la placer à intérêt.

—A la caisse d'épargne ?

—Mieux que cela, tu vas voir... Sauvageot a l'intention d'agrandir son commerce et de faire une opération sur les charbons de terre...

—Eh ! ton Sauvageot est un ivrogne comme toi qui ne fera jamais rien.

—Possible, mais c'est un finot.

—Un finot, je le crois, car c'est toujours toi qui payes quand vous faites vos noces. Je ne sais pas avec quel argent, par exemple, car il ne pleut pas ici. Dans quel état es-tu revenu le soir du baptême de la petite à madame Margared !

—Ce jour-là, c'était un napoléon que m'avait encore donné M. don Juan.

—Oh ! vous avez donc des secrets ensemble ?

—Pas encore, mais je présume que nous en aurons bientôt, et pas plus tard que ce matin ; car, vois-tu, c'est une frime, il avait quelque chose à faire là-haut, et je ne serais pas éton-

né que M. Berthold, qui demeure au-dessous, se plaigne d'avoir entendu... enfin je ne sais pas quoi... mais il faut savoir. Il y a bien une heure que tu as donné à boire à la petite, montons y ensemble...

—Eh ! laisse donc tout cela, Protat, reprit la femme, je ne sais pas ce que tu as à être aussi curieux ! qu'est-ce que cela nous fait ?

—Quelle bonne pâte tu fais ? Tu te laisserais tondre sans crier, toi ! mais, moi, c'est différent, il faut que je sache. Ça peut servir un jour ou l'autre, et la mémoire est un fier revenu quand on en a, — et j'en ai.

—Encore tes mauvaises pensées !

—Allons, grimpons là-haut tous les deux, ou j'y vas seul, répliqua le portier d'un ton bourru.

Mais en ce moment on entendit le bruit d'une voiture qui s'arrêtait devant la porte, bientôt suivi d'un coup de sonnette assez violent.

—Sacrebledu ! fit Protat.

—Ah ! c'est elle qui rentre, dit madame Protat, tant mieux.

—Je monterai avec elle, si tu n'y vas pas, — alors, arrange-toi pour monter, reprit le mari avec un accent de menace.

Un second coup de sonnette retentit, auquel obéit Protat en tirant le cordon.

—C'est moi, madame Protat, répondit la voix claire de Margared qui se présenta devant la loge dont la porte était ouverte, — il n'y a rien de nouveau ? vous êtes montés ?

—J'allais y retourner, madame, répondit la concierge en prenant une chandelle et se disposant à marcher devant elle pour éclairer.

—Attendez, reprit Margared, je vous dois beaucoup d'argent, j'en ai...

—Oh ! ce n'est pas la peine, ma chère dame, plus tard !

—Voici toujours cent francs, répliqua Margared en posant un billet sur la table, — nous compterons ce soir. Montons.

Protat lança un regard impérieux à sa femme et se recoucha tranquillement.

Les paliers de chaque étage de cette maison étaient assez étendus en longueur : à chacune de leurs extrémités se trouvaient deux portes, ouvrant sur deux appartements distincts. La porte de Margared était celle qui se présentait la première ; de sorte que le palier, dans les profondeurs duquel n'arrivait pas la faible lumière portée par madame Protat, était dans une complète obscurité.

Margared fit signe à Madame Protat d'ouvrir la porte, lui prit la chandelle des mains et la remercia.

—Je vous appellerai si j'ai besoin de quelque chose, dit-elle entrant dans son appartement, et se dirigea vers le berceau de sa petite fille.

Tout à coup elle poussa un cri sauvage, elle saisit la petite fille, la palpa avec frénésie, ouvrit la bouche, essaya de balbutier un mot ; mais l'air manqua à sa poitrine et elle n'eut pas la force de replacer l'enfant dans le berceau.

Cet enfant qui n'était pas le sien était un cadavre !

Margared battit l'air de ses deux mains et tomba inanimée sur le tapis.

#### V

##### LES VOLEURS D'ENFANTS

Aussitôt après avoir déposé, dans le berceau vide de sa fille, l'enfant désormais bien portant, qui devait à tout jamais lui garantir l'intégralité de la fortune des Castel-Branco, le comte de Ferreira s'assura que sa femme ne s'était pas réveillée, et soulevant entre ses bras la nourrice, l'emporta comme une plume dans sa chambre.

Le changement d'air réveilla cette femme qui, tout étonnée de se trouver là, en demanda l'explication du regard. Le comte était un homme d'action, on le voit, il n'était pas moins fort en combinaisons ; aussi se mit-il à congédier la nourrice, en lui faisant comprendre que l'état de sa santé avait peut-être contribué à compromettre celle de l'enfant qui lui était confiée. Quelques mots, échappés la veille au médecin, sur ce

point, avaient servi de thème au comte qui l'exploitait habilement. Il est même probable que cette nourrice, comme presque toutes celles qui se rendent à Paris, avait secrètement quelque chose à se reprocher, car elle changea de couleur à cette accusation. Le comte lui persuada facilement qu'il s'agissait pour elle d'éviter la colère de sa femme, lorsque le médecin reviendrait et déclarerait qu'en effet son lait pouvait être nuisible à l'enfant ; si bien, qu'au bout d'une heure, cette pauvre femme épouvantée, mais largement rétribuée, quittait précipitamment cette maison, heureuse de ne plus s'y trouver au moment de la catastrophe qu'elle n'était pas seule à prévoir.

Le comte se multiplia. Il grimpa les six étages de son domestique, le réveilla, le fit habiller, l'envoya chez la sage-femme qui l'avait accompagné à la mairie, avec ordre de se procurer immédiatement une autre nourrice.

Paris est une ville merveilleuse pour ceux qui ont de l'or. Une heure après, une autre nourrice entra dans la maison en échangeant un regard de jalousie instinctive avec celle qui partait et donnait le sein à la nouvelle Fleur-de-Marie, laquelle habituée à une nourriture réglée, et pourvue de vigoureux poumons, était loin de demeurer des jours entiers sans crier, comme celle qu'elle remplaçait.

Ces cris réveillèrent la comtesse ; mais don Juan, redoutant la première explication, fit retirer la nourrice avec l'enfant dans une autre pièce.

—Qu'est-ce que cela ?... demanda Léonora avec le plus profond étonnement. Je ne connais pas cette femme qui enlève Fleur-de-Marie.

Ferreira raconta une conversation qu'il prétendit avoir eue la veille avec le docteur, à son départ, et qui concluait au changement de nourrice : de sorte que la mère ne put qu'applaudir à la diligence apportée par son mari en cette circonstance.

—Ma chère Léonora, reprit le comte, quand il la vit bien tranquilisée, je ne vous ai pas encore fait part de toutes les conséquences fâcheuses que la mort de notre enfant ferait pleuvoir sur nous, et surtout sur moi ; quand vous les connaîtrez, vous comprendrez que je ne devais pas hésiter à tout tenter.

—Mon Dieu ! don Juan, vous êtes bien cruel, de mêler d'affreux calculs d'intérêt à ce malheur que la bonté divine, je l'espère, écartera de notre maison.

—Cependant, mon amie, la vie est sérieuse ici-bas. Ce n'est pas avec des sentiments qu'on la remplit, et les affreux calculs ont leur raison d'être parfois. Si seulement vous voulez me donner quelques instants d'attention, vous allez le comprendre.

—D'abord, appelez la nourrice, que je voie ma fille, fit la comtesse en se soulevant sur un coude.

—Tout à l'heure, répondit son mari d'une voix qu'il fit la plus douce possible.

—J'ai dormi longtemps et bien, reprit-elle, et pourtant j'ai été tourmentée de rêves épouvantables. Comment va Fleur-de-Marie ce matin ?

—Mieux. Et même l'on dirait que le sein de cette nouvelle nourrice lui rend déjà la vie que nous croyions tous condamnée.

—Dieu soit loué !... fit la mère, mais je l'ai tant prié qu'il m'a exaucée.

A cette parole, Ferreira ne put retenir un tréssaillement d'effroi.

—Léonora, reprit-il, pendant que vous avez dormi j'ai eu le loisir de beaucoup réfléchir, et tout en me rappelant les circonstances au milieu desquelles notre union s'est accomplie, j'en suis arrivé à ces calculs qui vous semblent si odieux. J'ai vu avec un profond regret que mon amour insensé vous avait entraînée dans une alternative de misère contre laquelle nous nous sommes raidis autrefois, mais qui aujourd'hui, j'en suis certain, pour vous comme pour moi, serait pire que la mort. Nous avons ici un rang à tenir, moins brillant peut-être que celui auquel la fortune de votre famille vous donnerait droit

de prétendre, si j'étais resté Portugais, mais qui peut, d'un jour à l'autre, me conduire à une position diplomatique importante, à solliciter même ma réintégration sur les cadres de l'armée. Or, ce rang, vous sauriez difficilement en déchoir, vous la fille des Castel-Branco, habituée au luxe et aux hommages, et cependant... si notre enfant mourait...

—Ah ! fit la comtesse.

—Si notre enfant mourait nous retomberions dans cette gêne dorée dans laquelle nous avons vécu depuis notre fuite de Lisbonne. J'ai engagé ou vendu tout ce que je possédais, et si votre mère ne nous avait pas envoyés ces cinquante mille francs, qui serviront à apaiser les moins traitables de mes créanciers, je n'avais plus qu'à me brûler la cervelle.

—O ciel, don Juan, que dites-vous là !...

—Cela est, Léonora... Voyons, vous êtes bien convaincue comme moi, n'est-ce pas, que si nous n'avions pas d'enfant, votre mère qui, bien qu'elle vous aime, est l'esclave de son orgueil et partage toutes les idées des Castel-Branco,—vous êtes bien convaincue que nous ne serions jamais rentrés en grâce auprès d'elle, et qu'elle nous laisserait, sinon mourir de faim, du moins dans une situation pire que la pauvreté.

—J'en ai la conviction.

—Et cela ne vous effraye pas ?

—Heureuse avec toi, ami, je saurais souffrir avec toi, répondit Léonora en prenant la main de son mari et la serrant sur son cœur.

—Mais, reprit celui-ci, visiblement tual à l'aise de cette exquisite marque de tendresse, ce sont de ces choses qui se disent et ne peuvent se supporter... Je vous répète, mon amie, que la misère vous serait plus cruelle que la mort, j'y ai passé, moi, je sais ce que c'est...

—Allons, don Juan, ne parlons plus de cela, je vous en prie... et d'ailleurs la miséricorde de Dieu est infinie... ajouta-t-elle avec un doux sourire et en rougissant, et ce qu'il vous ôte aujourd'hui, il peut vous le rendre demain.

—Ah !... répliqua le comte en passant la main sur son front et sur ses yeux, voilà précisément où cette voix secrète qu'on nomme l'espérance reste muette et me refuse à moi qui l'entendrait vibrer avec tant de joie dans mon cœur, la sécurité dont j'ai tant besoin aujourd'hui.

—Expliquez-vous, comte, dit Léonora en pâlisant.

—Eh bien ! mon amie, apprenez... je n'ai pas voulu vous le dire tant que vous avez été malade, mais la naissance de notre enfant, qui vous a coûté déjà tant de douleurs et de larmes, doit avoir dans l'avenir...

—O ciel !... s'écria la comtesse en saisissant la main de son mari,—don Juan, tout... dites-moi tout, je le réus !

—Eh bien, le docteur me l'a dit, et son opinion est corroborée par celle des deux illustrations de la science appelées en consultation et que vous avez vues,—il faut vous résigner... à ne plus connaître, désormais, le bonheur d'être mère.

—Ah !... fit la comtesse en tombant inanimée sur l'oreiller.

Le comte appela la femme de chambre, et cette fille qui avait accompagné sa maîtresse dans sa fuite et ne savait pas un mot de français, accourut en toute hâte : grâce à ses soins intelligents, la comtesse reprit bientôt ses sens, et elle fut aussitôt renvoyée par le comte qui tenait à achever cet entretien et surtout à épuiser tout de suite la série des péripéties qu'il prévoyait.

—C'est donc vrai !... fit la comtesse en regardant son mari tristement.

—Hélas ! répondit celui-ci avec l'accent, bien sincère, de la plus profonde douleur.

—Oh ! alors, appelez la nourrice, don Juan, je veux, je veux voir ma fille !

—Tout à l'heure...

—A présent, elle me sera bien plus chère !... vous dites qu'elle va mieux... Quelle joie, mon Dieu !

—Je n'ai pas fini, Léonora, reprit le comte en se levant, et saisissant la main de sa femme et la serrant avec force.

—Qu'y a-t-il encore ?... don Juan, vous êtes effrayant quand vous me regardez ainsi, vous me faites peur.

— Léonora, je vous ai dit que si la fortune de votre famille n'était pas là pour nous sauver, je me brûlerais la cervelle...

— Ne dis pas cela, Juan, je t'aime, et ta mort précéderait la mienne.

— Eh bien ! par ce seul mot tu dois comprendre que pour éviter la ruine, que pour conserver cette fortune que le hasard ou Dieu dans sa colère, peut nous enlever, je n'hésiterais devant aucune extrémité.

— Que veux-tu dire !...

— Un crime même ne m'arrêterait pas, Léonora, je vous le jure.

— Don Juan, vous devenez fou !...

— Ecoute, ton avenir de mère est condamnée, ton enfant aussi !

— Horreur !...

— Elle est attaquée d'une maladie qui ne pardonne pas et contre laquelle la science est impuissante.

— Mon Dieu ! Mon Dieu ! fit la pauvre mère en sanglotant, et se cachant le visage dans les draps.

— Léonora, si notre fille meurt, il faut qu'une autre la remplace immédiatement.

— Jamais ! s'écria la comtesse en se soulevant sur sa main crispée, — jamais !

— Il le faut, te dis-je.

— C'est impossible, ce serait plus qu'un crime, ce serait un sacrilège !

— Aimes-tu mieux me voir traîner en prison, victime de la stupidité et de l'orgueil de ta famille qui me repousse parce que je ne descends pas, comme elle, d'un prétendu second fils de je ne sais quel premier roi de Portugal, et que je n'ai eu qu'une épée à opposer aux immenses richesses qui comblaient l'un des plateaux de la balance ? Aimes-tu mieux voir ce nom de Ferreira, qui est devenu le tien et que nulle puissance ne peut t'enlever, traîné au poteau d'infamie, parce que des créanciers impitoyables auront eu confiance dans la solvabilité du père de ton enfant !... Et tu dis que tu m'aimes !

— Don Juan, je t'aime, mais ce que tu me demandes là...

— Eh bien ! apprends donc l'affreuse réalité... fit le comte en tombant à genoux près du lit et cachant sa tête dans les draps.

— Ma fille... balbutia la comtesse.

— Elle n'est plus... répondit le comte d'une voix sourde et comme étouffant ses sanglots.

La comtesse ne s'évanouit pas cette fois, — l'étendue de son malheur et de son désespoir lui donna une énergie extraordinaire, — elle se glissa hors de son lit et voulut se jeter sur ce berceau vide où elle croyait que reposait le corps de son enfant ; mais elle fut arrêtée par son mari qui la força de se recoucher et lui prodigua toutes les consolations.

C'était à fendre l'âme, — la pauvre femme en qui l'instinct de la maternité s'était révélé d'une façon tout exceptionnelle et qui, durant tout le temps de sa maladie, avait fait reposer sur son enfant tous ses projets d'avenir et de bonheur, voyait s'écrouler tout à coup son édifice d'amour et de dévouement. Et il faut le dire, cette expansion immense qu'elle sentait en elle, allant vers sa fille, provenait peut-être d'une réaction qui s'opérait dans son cœur et à son insu, contre ce mari dont le caractère découvrait parfois une nuance nouvelle et inconnue.

Si, à la suite de la naissance de sa fille, la comtesse avait eu tant de peine à se rétablir, c'était peut-être parce que son cœur succombait sous le poids de la douleur éprouvée en voyant son enfant si chétive et dont la vie ne semblait tenir qu'à un fil. Maintes fois elle s'était éveillée la nuit pour aller épier la marche effrayante de la maladie sur son visage, et c'était avec la plus déchirante énergie qu'elle avait repoussé l'idée qu'elle pouvait lui être enlevée. Cependant, plus elle croyait un tel malheur impossible et plus elle le redoutait ; de sorte que si son cœur n'y était pas préparé, du moins n'en éprouva-t-il point cet étonnement que cause parfois la mort, même quand elle est le plus attendue.

Mais elle n'était pas au bout de ses douleurs.

Lorsque son mari fut parvenu à la calmer, et à lui faire accepter l'affreux malheur comme une de ces dures fatalités devant lesquelles les fronts les plus superbes n'ont qu'à se courber, de faibles cris retentirent dans la pièce voisine.

La comtesse fut soudainement bouleversée, — elle crut devenir folle.

— Vous m'avez donc menti !... s'écria-t-elle en interrogeant son mari d'un regard terrible.

— Non, Léonora, écoutez-moi !...

— Oh !... vous m'épouvantez... vous avez commis, je le vois, une exécration !...

— Léonora !...

— Ma fille, où est ma fille ?...

— Tranquillisez-vous... la pauvre enfant reposera en terre sainte et...

— Ah ! c'est donc vrai !... Mais l'autre ? Ce cri que je viens d'entendre... Car c'est une autre enfant qui est là, n'est-ce pas !... Tout ce que vous m'avez dit tout à l'heure c'était pour me préparer à ce crime odieux... mais n'espérez pas avoir si bien réussi, je ne consens pas, je ne veux pas !

— Mon amie !...

— Ah ! ne m'approchez pas, vous me faites horreur, à présent, — quoi ! pour de l'argent, commettre une action aussi infâme !... pour de l'argent !... Ah ! mon père avait bien raison, don Juan, votre noblesse ne valait pas la nôtre !...

— Madame !...

— Ah ! mon Dieu, mon Dieu, suis-je assez malheureuse !... voilà, oui, la voilà, la punition éclatante de ma faute !...

Et la pauvre femme retomba dans sa douleur : mais cette fois, rendue plus poignante encore par l'indignation que lui causait le crime et la cupidité de l'homme qu'elle avait tant aimé.

— Léonora, reprit le comte, quand il la vit un peu plus calme, n'accuse de tout ceci que mon amour pour toi. Je t'aime ardemment et je veux te voir la plus belle : tout mon crime est là !... Ah ! si je pouvais t'ouvrir mon cœur et te faire lire ma pensée telle qu'elle est, tu me pardonnerais.

— Pardonnez... oh ! jamais !...

— Léonora, tu ne peux vouloir mon déshonneur ou ma mort, — et, ce que je te propose, ce que j'ai fait, peuvent me sauver !

— Je ne serai plus mère !... s'écria la comtesse en fondant de nouveau en larmes.

— Léonora, réponds-moi, je t'en supplie !

— Oh ! les hommes, les hommes !... l'orgueil, l'ambition, la cupidité, voilà seulement ce qui les fait agir.

— Léonora, dis-moi que tu ne me démentiras pas ?...

— Un enfant étranger va prendre la place de l'enfant de mes entrailles !

— Cette enfant, Léonora, sera belle comme toi un jour, et tu ne te repentiras pas !...

— Taisez-vous ! taisez-vous !... O le sacrilège, il veut que j'aime cette créature qui n'aura aucun droit à mon amour !

— Non, je ne veux rien, je n'exige rien. Léonora... laisse faire seulement, laisse faire, voilà tout, je t'en supplie... à genoux, tiens, regarde, me voici à tes pieds !...

Et en effet, le comte, en proie à la douleur la plus vivement exprimée, s'était prosterné devant le lit de sa femme et cherchait ses mains pour les mouiller des larmes qu'il avait su amener dans ses yeux.

— Oh !... laissez-moi, laissez-moi dit la comtesse, — faites, faites ce que vous voudrez, mais ne m'en parlez plus... Oh ! ne me parlez plus de cela !

— Chère Léonora !...

— Mais à une condition, — écoutez. Vous me direz où reposera mon enfant, je veux aller souvent, tous les jours, prier sur sa tombe.

— Je vous le promets, Léonora, répondit don Juan d'une voix solennelle.

En ce moment on entendit un grand bruit de chevaux et de voitures dans la cour.

—Qu'est ce que cela?... fit le comte en allant précipitamment vers la fenêtre.

Sa femme ne s'occupait plus de lui, ni de rien, — absmée qu'elle était dans son désespoir.

—Léonora, s'écria tout à coup le comte, c'est votre mère!

C'était en effet la marquise de Silveira-Castel-Branco, qui entra en chaise de poste, dans la cour de la maison.

—Ma mère! et elle va voir... cet enfant... oh! je ne veux pas... je ne veux pas!

—Malheureuse! fit son mari, en lui saisissant la main et montrant un visage sur lequel elle lut les plus sinistres promesses,—si vous me trahissez, à l'instant, là, sous vos yeux, je le jure, je me donne la mort!

Et il tira un stylet florentin dont la lame éblouit la comtesse.

Elle retomba évanouie, sur le lit.

Le comte courut au-devant de la marquise. Sa femme l'aimait encore : — il était tranquille.

L'entrevue se passa au mieux. La belle mère était trop heureuse d'embrasser sa petite fille, en faveur de laquelle elle se faisait forte d'obtenir pour son futur époux la survivance des noms de Silveira-Castel-Branco, pour s'arrêter aux singuliers froideurs et aux absences mentales de la comtesse, d'ailleurs, Ferreira sut habilement mettre toutes choses sur le compte de la maladie de sa femme, et celle-ci, fidèle à son amour, se fit la complice de cette substitution dont toutes les apparences étaient sauvées, — pour le moment.

Il y avait à peine cinq minutes que la marquise s'était retirée dans la chambre qu'on lui avait préparée à la hâte, afin d'y prendre le repos dont un long voyage en chaise de poste lui faisait ressentir la nécessité, — car elle avait horreur des voyages en chemins de fer et n'avait pas voulu même quitter sa chaise à l'ours, — qu'on annonça au comte qu'une personne l'attendait au salon.

Don Juan pâlit et s'y rendit. Son pressentiment n'était pas trompeur : c'était M. Berthold.

Il se hâta de l'emmener dans sa chambre, dont il avait sondé les murs et que, par conséquent, il savait privés d'oreilles.

—Mon cher comte, dit le jeune homme, aussitôt qu'ils eurent pris place chacun d'un côté de la cheminée, je ne veux pas abuser de vos moments, c'est pourquoi...

Et le comte mit la main à sa poche.

—Attendez... fit Berthold en l'arrêtant du geste.

—Qu'y a-t-il? demanda Ferreira en fronçant le sourcil avec inquiétude.

—Une chose bien simple.

—Parlez.

—Je vous ai dit cette nuit, vous vous le rappelez parfaitement, n'est-ce pas, qu'on m'avait promis dix mille francs pour enlever l'enfant de Margared.

—Et je vous en ai promis moi, vingt-cinq pour me céder votre marché.

—C'est exact... mais, cher comte, le temps a marché depuis et les réflexions et les conseils aidant...

—Vous avez parlé à quelqu'un de notre entrevue.

—A quelqu'un de sûr, soyez tranquille.

—Ah! fit le comte qui ne put cacher un certain mouvement de désappointement.

—Oui, je vous comprends, reprit en souriant Berthold, un prétexte, une querelle, je ne sais pas quoi, — et vous étiez débarrassé de moi...

—Ce n'est pas cela, Berthold!

—Tant mieux... pour vous, cher comte! mais venons au fait...

—Vous voulez trente mille francs? allons, dites-le tout de suite.

—Eh! non...

—Quarante peut-être?

—Mieux encore.

—Ah!... fit don Juan avec froideur et en pâlisant, q est votre chiffre?

—Un chiffre tout rond, vous allez voir.

—Dites, repartit le comte avec impatience et en serrant les lèvres de colère.

—Zéro.

—Hein?... s'écria Ferreira au comble de l'étonnement.

—Je ne veux rien.

—Vous plaisantez, mon cher Berthold, avouez-le!

—Non, mon cher, et la preuve c'est que j'ai reçu les vingt-cinq mille francs que vous m'offriez cette nuit.

—Alors, vous allez me demander quelque chose d'exorbitant.

—Non, je suis venu seulement vous prier de ne pas manquer ce soir au *Whist*.

—Ah! fit le comte qui comprit.

—Avec deux de vos amis, non point les premiers venus, mais...

—Mais les plus riches, n'est-ce pas?

—Vous comprenez admirablement. Et vous mettez le comble à votre obligeante intervention si demain...

—Demain.

—Oui, cher comte, car nous avons l'espoir de vous voir chaque nuit.

—Chaque nuit?... fit don Juan en frissonnant.

—Oh! pas seulement à Batignolles, mais partout où vous savez nous trouver.

—C'est un esclavage alors, monsieur!

—Fixé à une année seulement.

—Un an de jeu forcé!... ne put s'empêcher de dire le comte en serrant les dents.

—Et, parmi vos amis, continua imperturbablement Berthold, nous comptons bien voir, demain, ou après, M. Troilo de Gondolphi.

—Ah! vous me tenez, maudits, et vous voulez m'entraîner dans un abîme...

—Vous viendrez, n'est-ce pas? demanda le docteur de sa voix la plus insinuante.

—Oui... répondit péniblement don Juan.

—Convenu, dit Berthold qui se leva et salua avec grâce.

Le comte reconduisit cet étrange complice jusqu'à l'escalier et se dit en rentrant dans son appartement, le visage sombre et les poings croisés sur sa poitrine :

—Ah! je devine... cela va me coûter horriblement cher... je suis perdu...

—Bah!... reprit-il, après une courte réflexion, — à la grâce... du hasard!

M. Berthold était rentré chez lui sans tarder, — c'est-à-dire rue Martel. C'était un jeune homme de grandes ressources et d'ingénieuse imagination; mais il était de plus médecin.

C'était lui qui avait été appelé immédiatement au secours de Margared, aussitôt que les époux Protat s'étaient aperçus de la mort de l'enfant et de l'état désespéré de la mère.

Il gravit l'escalier et arriva chez Margared, couchée dans son lit, en proie à une sorte de léthargie et que soignait assidûment madame Protat. Après avoir pansé avec attention la blessure que la pauvre femme s'était faite en tombant sur l'angle d'une armoire, il frappa du talon et avec assez de force sur le parquet de la chambre.

—Que désirez-vous, monsieur? lui demanda la concierge avec empressement.

—Rien, répondit-il.

Ce coup de talon était un signal.

Deux minutes après la porte de l'appartement s'ouvrit et se referma; puis des pas retentirent dans la salle à manger.

La concierge se leva, pour voir qui entra, et recula tout à coup frappée de stupeur.

Trois hommes vêtus de noir et dont le visage était recouvert d'un masque se présentèrent à sa vue.

—Pas un mot, lui dit l'un de ces hommes d'une voix grave, — faites monter votre mari, et vous, restez en bas.

La concierge obéit et descendit en tremblant comme une feuille.

Peu d'instants après, Protat entra à son tour dans l'appartement. Et la porte se referma sur lui.

Il demoura interdit en voyant ces trois hommes masqués, dont l'un lui fit signe de s'asseoir sur un siège qu'il désigna. Il est même probable que sa conscience n'était pas parfaitement en repos, car il obéit en pâlissant.

Les trois hommes s'assirent en face lui.

—Écoute, lui dit l'un des hommes masqués,—celui qui occupait le siège du milieu,—et sois sans crainte. Un homme est venu ici cette nuit, pour voler. Ton premier devoir était de te rendre auprès d'un magistrat et de faire ta déclaration. Tu ne l'as pas fait, pourquoi ?

—Mais...répondit Protat dont la langue s'embarrassa.

Je vais te le dire. L'homme n'a rien trouvé. Mais Madame Margared avait six mille francs sur elle quand elle est rentrée dans cette maison. C'est toi qui as pris cet argent.

—Moi !

—Tu as craint les investigations de la justice et tu n'as rien dit.

—M. Berthold...

Écoute. Tout accuse, nous avons des preuves contre toi, et il ne nous paraît pas impossible de te désigner comme coupable d'un crime plus grand.

—Ce n'est pas...fit Protat avec force.

—Nous voulons le croire, mais songes-y, il suffit d'un mot pour te perdre, ta vie est entre nos mains. Ce mot, nous ne le dirons pas, mais ce sera à une condition.

—Laquelle?...interrogea d'un regard plein d'angoisses le malheureux portier.

—C'est que madame Margared ignorera la venue ici, cette nuit, de celui que tu appelles don Juan.

Protat releva un front étonné.

—Jure-le, dit l'homme masqué.

—Je le jure, fit Protat heureux d'en être quitte à si bon marché.

—Signe ceci, en outre, dit l'homme masqué en lui tendant un papier et lui mettant une plume entre les mains.

Protat lut :

"Je m'engage à ne révéler à qui que ce soit ce qui s'est passé pendant la nuit du 27 janvier 1841, dans la maison de la rue Martel dont je suis concierge."

Et il signa.

—C'est bien, lui dit l'homme masqué, tu sauras bien exiger le secret de ta femme, nous comptons sur toi là-dessus, mais songes-y, en quelque lieu que tu veuilles te cacher, le châtiement saura toujours t'atteindre.

—J'obéirai, monsieur, répondit Protat avec la douceur d'un enfant, car il tremblait de tous ses membres.

—Bien, va-t'en. C'est le tour du médecin à présent.

Protat descendit en toute hâte, tandis que les trois hommes masqués entraient dans la chambre de la malade.

—Eh bien ? demanda le chef de cet étrange tribunal au jeune médecin.

—Elle est sauvée, répondit Berthold,—mais je crains le tétanos.

—Bien. Aussitôt que le médecin des morts aura constaté le décès de l'enfant, n'oubliez pas... Il faut que cet enfant soit méconnaissable, afin que si jamais il prenait à la pauvre Margared la fantaisie de le faire exhumer...

—Mon moyen est sûr, répondit Berthold, c'est imité de M. Gannal.

—Et le comte ?

—Ce soir au *Whist*.

—Bien, fit le chef en laissant échapper un large sourire de satisfaction,—nous le tenons. Quant à Margared, maintenant qu'elle n'aura plus d'enfant elle est à nous.

—Prenez garde, c'est une femme de tête et d'énergie.

—J'en ai dompté de plus fortes.

VI

QUINZE ANS PLUS TARD.

A l'époque des équinoxes, et surtout à celui d'automne, il se produit sur nos côtes des bouleversements extraordinaires : les vents soufflent avec une violence inaccoutumée, et les marées s'élèvent à des hauteurs parfois prodigieuses. La nature tout entière semble en proie aux tressaillements qui précèdent une catastrophe, et il n'est pas rare que de ces crises terribles naissent des désastres souvent irréparables.

L'équinoxe d'automne de l'année 1856 fut tout particulièrement fécond en sinistres de toutes sortes : navires perdus, falaises éboulées, terres submergées, familles ruinées :—la mer et le vent

causèrent des ravages dont on parle encore aujourd'hui sur tout le littoral de la Manche.

Le 18 octobre de cette année, la plus grande partie des baigneurs ou des oisifs avaient déjà quitté Trouville, cette cité d'hier dont la mode a fait un grand centre de plaisir, sous prétexte d'hygiène et de bains de mer,—cependant il restait encore une dizaine de personnes étrangères, logées dans l'*Hôtel de Paris*, et que la continuité de la belle saison n'avait pu décider à regagner Paris.

Ce soir-là, l'heure de la marée était attendue avec une cer-



Le banquier retourna les cartes.

taine anxiété, car selon toutes les prévisions la mer montante devait présenter un spectacle tellement grandiose qu'on pensait à peine aux conséquences qu'il pouvait entraîner. L'*Hôtel de Paris*, situé sur la plage, entre cours et jardin, s'était garni à toutes ses fenêtres de bon nombre de spectateurs, cependant le propriétaire n'était pas absolument rassuré sur les sujets de cet événement : le côté du jardin n'était séparé de la plage que par un mur solide, formant terrasse au-dessus des sables, et à l'angle de ce mur s'élevait un gros pavillon de trois étages dont les appartements étaient toujours fort recherchés des voyageurs. Or, le mur et le pavillon offraient quelques traces de lézardes assez inquiétantes, sinon pour ce jour-là, du moins pour ceux qui le suivraient.

Le rez-de-chaussée et le premier étage du pavillon formant l'angle de la muraille de mer, était habité par la marquise de *Silveira-Castel-Branco*, ses enfants et leur suite.

La marquise, aussitôt son arrivée à Paris, après l'heureux accouchement de sa fille, s'était prise tout à coup du plus violent amour pour l'enfant que lui présenta son gendre et qui avait été baptisé du nom un peu étrange de *Fleur-de-Marie*. Veuve à trente-six ans et déjà éprouvée par l'espèce de persécution dont l'avait entourée son mari, hidalgo hautain dont la jalousie extrême s'appuyait assez vraisemblablement sur la légèreté, regrettable quoique parfaitement innocente, de son caractère, — elle n'avait pu se décider, malgré l'éclat encore extraordinaire de sa beauté qui lui présageait encore de longs succès, à accepter un nouveau joug. Elle préférait conserver la belle indépendance que lui assurait son immense fortune, et se consacrer tout entière aux soins qu'allait réclamer l'enfant d'une fille qu'elle n'avait cessé d'adorer malgré les rigueurs de son époux envers elle.

*Fleur-de-Marie* était une ravissante jeune fille de quinze ans, et sur son front pur se jouaient les petites boucles d'une coiffure de *Seigné*, — prédilection de sa grand-mère ; — mais ces boucles avaient quelque chose d'indéfinissablement blond qui, à leur seul aspect, faisait rêver tous ceux qui approchaient cette suave créature. Son profil, d'une harmonie de lignes irréprochable, offrait l'idéal le plus complet des perfections angéliques, et toutes les organisations susceptibles d'enthousiasme, de foi et de poésie éprouvaient à sa vue un irrésistible penchant à s'agenouiller, comme devant une image vivante de la madone.

Entrée à l'âge de cinq ans, et par suite d'une volonté violemment exprimée de sa mère, au couvent du *Sacré Cœur*, elle venait à peine d'en sortir ; aussi cette jeune âme, non encore ouverte à toutes les petites combinaisons de l'existence telle que nous la font les relations du monde, apportait-elle dans ses paroles, dans ses actions, dans l'expression franche et spontanée de sa pensée, un charme, une attraction qui avait fini par gagner jusqu'au cœur de la courtisane *Léonora*, qui, le lecteur le comprend facilement, était assez foncièrement autorisée à témoigner une certaine froideur à sa fille.

Depuis les événements que nous avons racontés au *Prologue* de cette histoire, la comtesse, frappée au cœur, frappée surtout dans le trésor de ses illusions et de son amour, s'était renfermée dans une sorte de sombre indifférence dont son époux s'était alarmé d'abord, mais qu'il avait fini par accepter comme excessivement commode pour lui.

Elle se laissait vivre, et a part un séjour d'un an fait à Lisbonne, en compagnie de sa mère, durant une mission de don *Juan* en Russie, on peut dire que ses jours ne s'étaient comptés que par des larmes et des soupirs, étouffés par son orgueilleuse volonté.

Le couvent avait produit à la longue sur l'organisation et la santé de *Fleur-de-Marie* un état général de langueur et d'atonie que les médecins avaient prescrit de combattre par les bains de mer : c'est donc pour cette cause importante que nous trouvons installés dans le pavillon de l'*Hôtel de Paris* de *Trouville* les membres de cette famille, et nous devons ajouter que le temps de leur résidence n'avait été légèrement prolongé, en outre des séductions de la température, que par le

désir qu'avaient exprimé ces dames de jouir du spectacle de la grande marée d'équinoxe.

Le vent soufflait avec fureur, et l'on apercevait au large des vagues, blanches d'écume, s'avancant vers la terre avec leur régularité quotidienne mais imposantes dans leur masse et dans leur hauteur anormale.

Aucune barque ne se distinguait à l'horizon. — On comprenait que devant le bouleversement qui se préparait, les petits pêcheurs s'étaient prudemment tenus à terre, et même le bateau à vapeur qui fait la traversée du Havre n'osait prendre la mer et restait paisiblement amarrée dans le petit port fermé par l'embouchure de la Touque.

La mer déferlait avec une énergie extrême et les nombreux galets qu'elle entraînait ce jour-là, produisaient parfois le bruit prolongé de la foudre. C'était comme une tempête sous-marine, attisée par le souffle puissant de quelque Léviathan invisible, jetant l'épouvante dans tous les cœurs, commandant l'admiration dans tous les yeux.

C'était beau et c'était horrible.

*Fleur-de-Marie* voyait approcher cette masse d'eau vers elle avec une secrète terreur, et l'on voyait au faible mouvement de ses lèvres que la pauvre enfant adressait au ciel une mentale prière pour les malheureux qui pouvaient se trouver ou devenir victimes de ce déchaînement des éléments.

La mer montait, — et déjà les nombreux spectateurs de l'hôtel et de toutes les maisons bordant la plage recevaient parfois au visage des bouffées humides et salées apportées par le vent.

Seuls, trois douaniers et un jeune homme revêtu du costume des aspirants de marine, arpentaient le sable en rasant les murailles du quai. Arrivés devant l'hôtel, ils s'arrêtèrent, et après avoir échangé quelques paroles, le brigadier de la douane s'approcha du mur, sur le pignon duquel il apercevait, assis tranquillement, le propriétaire.

— Monsieur, lui dit-il, votre mur n'est pas assez élevé pour aujourd'hui, j'ai peur que la mer ne le dépasse.

— Il y a des sabords, je ne crains rien.

— Ah ! c'est qu'elle aura une telle masse que vos sabords seront insuffisants pour l'écoulement des eaux, répartit l'aspirant de marine.

— Croyez-vous, monsieur ?

— Oui, c'est mon avis, nous aurons aujourd'hui une marée tout à fait exceptionnelle, et telle qu'on n'en a point vu dans ces parages depuis vingt ans.

— Diable ! alors que faire ?

— Il faudrait d'abord faire retirer les personnes qui sont aux fenêtres de ce pavillon, et puis déménager les meubles du rez-de-chaussée, car la mer emportera tout ce qui lui fera résistance.

— Merci, monsieur, votre conseil est bon, répondit le maître d'hôtel en se hâtant d'aller donner ses ordres.

La mer montait, — et les premières vagues étaient déjà venues lécher le pied des murailles lorsque les domestiques commencèrent à opérer le transport du mobilier. Deux minutes après, le flot battait la muraille avec la force d'un bélier immense et déjà quelques moellons et bon nombre de briques s'étaient détachées de leurs alvéoles de ciment. Un léger éboulement s'ensuivit dans le jardin et par ce trou béant s'élançèrent des fusées d'eau salée.

Ce fut le signal d'un *sauf-qui-peut* général.

La mer montait, — et, comme le dernier habitant du pavillon en sortait, les vagues prenaient tout à fait possession de l'extrémité du jardin tout en se retirant par intervalles presque réguliers, — ainsi que cela a toujours lieu par suite du va-et-vient des lames.

Les personnes, ainsi mises à l'abri de tout danger, étaient restées cependant au fond du jardin, montées sur le perron du grand salon de l'hôtel, désireuses de ne rien perdre du spectacle devant l'horreur duquel elles venaient de reculer. Le vent s'était même un peu apaisé et l'on se regardait avec curiosité, se demandant si tout était terminé, lorsque *Fleur-de-Marie* s'écria qu'elle avait oublié dans sa chambre le petit

coffret où elle mettait les lettres de l'une de ses bonnes amies restée au couvent.

— Nous les retrouverons demain, lui dit la marquise en retournant son binocle.

— Mais si la mer casse les vitres et entre dans la chambre, mes lettres sont perdues !...

— La belle perte ! fit le comte avec insouciance.

— Mon père, je n'ai pas répondu à la dernière.

— Eh ! elles sont avec tous nos bagages sans doute, et à l'abri !

— Le coffret est sur la cheminée, et je suis bien certaine de l'avoir oublié !

— Faites appeler un garçon, il ira vous la chercher, dit la comtesse avec impatience.

Fleur-de-Marie passa derrière ses parents et parut chercher une des femmes de chambre de sa mère, mais elle n'aperçut que des visages occupés de suivre les progrès de la tempête.

— Bientôt elle vit un des voyageurs qui, sur le désir de sa petite fille, n'hésitait pas à rentrer dans le pavillon pour y chercher un bijou également oublié.

— J'y vais aussi, s'écria Fleur-de-Marie en courant vers le pavillon avec une rapidité telle qu'elle évita le remou de la vague et que personne n'eut le temps de la retenir.

Les arbres du jardin avaient, d'ailleurs, dissimulé complètement son audacieuse tentative à ses parents.

La mer ne montait plus, — mais arrivée à son plein, elle continuait de battre avec furie la muraille et en détachait à chaque instant de larges pans, entraînant avec eux une partie des terres du jardin. Au moment où une large brèche venait d'être faite, une fenêtre du premier étage du pavillon s'ouvrait et Marie y paraissait, tenant son coffret à la main et en appelant sa famille.

Un cri d'effroi répondit à cette bravade insensée de l'enfant, et vingt voix lui crièrent de descendre au plus tôt en même temps que plusieurs personnes, le comte en tête, se dirigeaient vers le pavillon.

Fleur-de-Marie obéit et quitta la fenêtre au plus vite.

Mais elle n'avait pas plus tôt mis le pied sur la terre, hors du pavillon, qu'un fracas terrible retentit derrière elle.

C'était le pavillon qui croulait.

Les pierres, les poutres, les meubles, les cheminées de marbre, tout s'abîma dans la mer et, brisé en un instant par cette force à laquelle rien ne résiste, était transformé presque à vue d'œil en galets et en allumettes.

La jeune fille ne put détacher ses yeux de ces horreurs qu'elle voyait de si près et, immobilisée peut-être par l'épouvante du danger auquel elle venait d'échapper, elle ne pouvait faire un pas.

Mais au moment où son père, désormais rassuré sur son compte, s'avancait seul vers elle pour la saisir par le bras et la ramener vers le fond du jardin où retentissaient, au-dessus des grandes voix de la tempête, les cris éplorés de la marquise, — une rafale terrible poussa par la brèche faite par l'écroulement du pavillon une vague d'une telle force et d'un tel volume que le père et la fille en furent séparés et renversés.

Le comte put se retenir à un jeune arbre qui s'élevait à portée de ses mains désespérées, mais Fleur-de-Marie avait disparu, emportée comme une plume par la vague qui se retirait.

Au cri de détresse poussé par le comte, plusieurs cris retentirent derrière lui ; et tandis qu'il se relevait, mouillé jusqu'aux os et gagnant le fond du jardin, il vit une ombre passer rapidement devant lui et courir vers la mer.

— Ma fille est perdue ! s'écria-t-il avec une horrible angoisse, en s'arrêtant ; car alors seulement il comprit comment Fleur-de-Marie n'était point auprès de lui ; et il redescendit vers la mer.

Aussitôt accouraient sur ses pas la vieille marquise éplorée, presque folle, — puis la comtesse, émue, elle aussi, mais plutôt par les nerfs que dans le cœur.

Le comte éperdu ne savait que faire, à quoi se résoudre, et venait d'ôter son habit, avec l'intention bien sincère de se jeter

à l'eau pour chercher sa fille, lorsque le garçon de l'hôtel l'arrêta et lui montra du doigt un homme flottant sur l'eau et nageant de toutes ses forces vers une partie de la muraille sur le rebord de laquelle était couché en travers un gros arbre, renversé par la tempête, et dont les branches baignaient dans l'eau.

— Il porte mademoiselle, fit le garçon avec joie.

— Une barque ! une barque ! s'écria le comte en se dirigeant de ce côté.

En effet, c'était bien Marie que ramenait vers cet arbre l'homme qui s'était jeté à la nage : à peine si l'on pouvait distinguer ses traits, car la mer avait collé ses cheveux sur ses yeux, mais il n'y avait pas à s'y tromper. Quant à son sauveur, il paraissait avoir de vingt-deux à vingt-cinq ans, et le sang-froid qu'il déployait dans ce terrible moment témoignait qu'il avait l'habitude peut-être de lutter avec le danger.

Cependant, la mer était tellement grosse, tellement houleuse, tellement remuée par le vent que de fortes rafales venaient faire perdre à chaque instant au nageur, les faibles espaces qu'il gagnait. Malgré les encouragements de toutes sortes qui lui venaient du rivage, et sans que personne cependant s'en aperçût il sentait ses forces s'épuiser et tout en jetant, par éclairs, des regards désolés sur le corps de la jeune fille inanimée qu'il soutenait d'un bras, il se disait qu'il serait épouvantable de ne point parvenir à sauver la plus splendide expression de beauté qu'il eût encore rencontrée ici-bas. A cette idée, il croyait devenir subitement fou, et dans l'effroyable terreur qui le saisissait, il retrouvait de nouvelles forces pour gagner vers la muraille.

Enfin, il put saisir une des dernières branches de l'arbre, puis une autre, et enfin l'une des plus grosses, qu'il entourait de son bras, tandis que de l'autre il n'était occupé qu'à soutenir au-dessus des vagues le front calme de la malheureuse enfant qu'il avait sauvée.

Dès qu'il eut saisi ce point d'appui solide, il leva la tête vers le jardin, mais il n'eut pas le temps d'appeler, car le comte, montant sur l'arbre, s'avancait. Il tendit la main aux naufragés.

Tout cela s'était passé en quelques minutes, et en beaucoup moins de temps que le lecteur n'a employé à le lire. L'hôtel tout entier était à peine en émoi, que la jeune fille était déjà sauvée.

Une heure après, Fleur-de-Marie était chaudement couchée dans un bon lit et se réveillait sous le tendre regard de la marquise qui, en lui voyant ouvrir les yeux, se mit à fondre en larmes et à remercier Dieu, tout en laissant échapper les plus folles paroles de joie.

Le comte épiait, lui aussi, le retour à la vie de l'enfant qui portait son nom, et quand il la vit tout à fait revenue, il se tourna vers sa femme qui suivait toute cette scène d'un air distrait.

— Léonora, lui dit-il à voix basse et d'un ton de reproche, vous l'aimez cependant !

— C'est vrai, répondit la comtesse en allant prendre l'une des mains, encore un peu froide, de celle que le monde appelait sa fille, et pour laquelle elle éprouvait à son insu, effet du rayonnement intérieur de la belle âme de l'enfant, une amitié calme, une amitié d'habitude, bien qu'elle essayât souvent de se persuader qu'elle devait la haïr.

Fleur-de-Marie répondit avec toute la candeur de son âme aux caresses qui lui étaient faites par ceux qui l'aimaient, quoique à titres si différents ; et quand elle eut assez convaincu sa grand-mère du parfait état dans lequel elle se trouvait, elle tourna de grands yeux étonnés vers le comte.

— Et lui, mon père ?... dit-elle.

— Qui, mon enfant ? demanda dom Juan fronçant déjà le sourcil.

— Celui qui m'a sauvée.

— Repose en paix, mon enfant, il est sain et sauf, lui aussi.

— Ah ! Dieu soit loué ! fit elle en joignant les mains avec une sainte ferveur.

—Quel est ce jeune homme, le savez-vous, don Juan ? demanda la comtesse avec intérêt.

—C'est un marin, madame, enseigne de vaisseau, je crois

—Un tout jeune homme, ajouta la comtesse.

—Un officier, répondit la marquise, tant pis !

—Pourquoi donc cela, bonne maman, demanda Fleur de Marie avec candeur.

—Parce que nous ne pourrions pas le récompenser.

—Nous l'inviterons à nos soirées quand il viendra à Paris, dit la comtesse, et jusque-là nous le remercierons.

—Je veux le voir de suite, s'écria chaleureusement la marquise en se levant.

—Je vous y conduirai, madame, fit le comte en l'arrêtant, mais pour l'instant le jeune garçon a une fièvre de cheval, et il serait dans l'impossibilité de vous reconnaître et de vous parler.

—Comment se nomme-t-il ? demanda Fleur de Marie.

—Je ne sais pas, répondit don Juan avec embarras.

Il s'appelle M. Kilian..., dit Léonora avec une sorte d'empressement. On l'a nommé devant nous.

—C'est un Breton ! s'écria la jeune fille, le frère de l'une de mes amies du Sacré-Cœur. Laure de Pinguilly, s'appelait ainsi.

—Celui-ci n'est pas un Pinguilly, reprit le comte, il s'appelle M. Kilian, tout court.

—Bonne maman, dit Fleur de Marie à la marquise en l'attirant à elle comme pour l'embrasser, —va le voir, je t'en prie, et dis-moi comment il va.

—Oui, mon enfant, répondit la douairière en lui rendant son doux baiser.

Huit mois environ après ces événements, c'est-à-dire au mois de mai de l'an 1857, deux jeunes gens mettaient presque en même temps le pied sur le bateau à vapeur qui fait deux fois par jour la traversée de l'Havre à Trouville.

—Kilian ! s'écria l'un, vêtu d'un costume de fantaisie, sentant son artiste d'une lieue.

—C'est toi, mon cher Ramus, s'écria l'autre.

—Tu vas à Trouville ?

—Sans doute, e toi.

—Moi, j'y retourne, je viens d'aller acheter des couleurs à Paris, celles de Trouville sont exécrables, —vive la vapeur !

Mais tout à coup la physionomie mobile et franche de l'artiste se rembrunit, et tandis que le bateau démarrait du quai, Ramus s'approcha de l'oreille de son ami.

—Tu vas à Trouville, malheureux !... fit-il avec accablement.

—Pourquoi pas ?

—Mais toute la famille des Castel-Branco, Siveira, Ferreira et cœtera, s'y trouve au grand complet.

Le jeune homme que le peintre avait appelé Kilian saisit la main de l'autre et la serra avec force.

—Ramus, lui dit-il à voix basse avec énergie, je ne puis vivre loin d'elle... Je l'aime.

## VII

### LES SECRETS D'UNE MÈRE.

Au mois de juin de 1857, les traces du désastre de la grande marée d'automne avaient disparu, —et aucune construction habitable n'avait été élevée sur l'emplacement du pavillon écroulé sous les coups terribles de la mer. Un mur, solidement construit en forme de digue, protégeait désormais le jardin de l'*Hôtel de Paris* contre tout envahissement trop important des vagues.

Le Casino de Trouville est, pendant la saison d'été, le rendez-vous de la fashion : là on prend des glaces et du café comme à Tortoni, —il y a tous les soirs concert et bal, grand prétexte à exhibition de toilettes, car toute Parisienne, un peu lancée dans le monde de la politique ou de la haute finance, ne peut entreprendre ce voyage sans être accompagnée d'au moins quinze ou vingt colis énormes. Sans compter ceux

qui lui sont expédiés tous les huit jours, au moins, par les premières faiseuses de la capitale. Peu de fortunes, mêmes des mieux assises, peuvent résister à ce *steep-chase* de l'élégance ; et il n'y a guère que les scandaleux bénéficiaires de la Bourse qui puissent expliquer les folies et le luxe des quelques lionnes, trop bien connues, hantant d'ordinaires dans ces parages.

Du reste, ce n'est pas toujours le bon goût qui brille à Trouville et l'exquise simplicité de quelques dames, aussi recommandables par leur honorabilité que par leur bon sens, le fait parfois cruellement remarquer.

La santé de Fleur de Marie, sans être aucunement atteinte dans son principe, exigeait une énorme somme d'air pur à respirer, — et le château que la marquise habitait d'ordinaire pendant l'été, aux environs de Fontainebleau, n'offrant pas les mêmes conditions de salubrité que le bord de la mer, — un second séjour à Trouville avait été décidé.

Cependant, son père, — nous continuerons de lui attribuer les parents que les circonstances racontées au *Prologue* lui avaient donnés, — son père, disons-nous, était resté à Paris où le retenaient divers intérêts de spéculations de Bourse, suivies par lui avec l'acharnement qu'il avait apporté autrefois dans les maisons de jeu, autorisées ou non.

La marquise, sa fille et Fleur de Marie habitaient donc seules un appartement de l'*Hôtel de Paris* ; aussi la douairière et sa petite fille passaient presque toutes les journées ensemble ; car la comtesse, qui semblait rechercher avec une sorte d'avidité les distractions et les plaisirs, s'en allait presque chaque jour soit en tournée dans les environs, à cheval ou en calèche, soit en excursions assez lointaines, en mer, au Havre, à Dieppe, — promenant partout ce beau visage soucieux qui ne s'animait que devant de grands spectacles, aux récits de généreuses actions ou de crimes inouis.

La marquise jouissait donc, en aieule égoïste, de sa chère enfant et ne manquait pas d'organiser pour elle de petites promenades aux environs dont la comtesse daignait parfois faire partie, mais dont elle s'affranchissait le plus souvent possible : car il faut le dire, Léonora, tout en lui portant une certaine affection, s'ennuyait avec Fleur de Marie. L'indomptable ardeur de sa nature ne pouvait sympathiser avec l'immaculée candeur d'une jeune fille dont son âge eût pu lui permettre de se faire une amie, — car, à trente quatre ans, la comtesse paraissait avoir sept ou huit années seulement de plus que sa fille.

La marquise, — dona Isabelle, — et Fleur de Marie ne manquaient point de cavaliers. Il est vrai que ce n'étaient point, comme pour dona Léonora, les jeunes gens les plus riches et les plus élégants : ils avaient été scrupuleusement choisis ; l'humeur folle, le cœur chaud de l'un, la réserve, l'honnêteté, le chaud dévouement de l'autre, les avaient fait préférer.

Car ils n'étaient que deux véritablement admis à la grande intimité de ces dames : le peintre Ramus et l'enseigne Kilian.

Cette préférence marquée de la douairière pour ces deux jeunes gens avait bien fait chuchoter dans le cercle du Casino ; — le comte même, avant son départ pour Paris, s'en était bien un peu effrayé ; mais la volonté de dona Isabelle avait prévalu, — et d'ailleurs, pouvait-on faire mauvais visage ou éloigner un honnête homme, — sous prétexte de jeunesse, — lorsqu'il avait sauvé, l'année précédente, l'héritière des Castel-Branco d'une mort aussi évidente.

Quant à la comtesse, elle eût vu avec une secrète satisfaction celle qui portait indûment son nom déchoir au point de contracter une mésalliance ; sans y prêter ostensiblement les mains, l'orgueilleuse patricienne laissait faire, sans se douter que, malgré la légèreté de son caractère, dona Isabelle était femme à préférer voir mourir sa petite fille, plutôt que de consentir à lui laisser épouser un homme qui ne serait pas hidalgo de pure race ou gentilhomme à seize quartiers de noblesse.

Mais les calculs de l'orgueil et de la vengeance sont souvent déjoués par le cours naturel des choses, et surtout par cette force énorme, par ce facteur puissant qui a nom — l'amour.

Un jour qu'il pleuvait, et que par conséquent il était absolument impossible de sortir, une sorte d'atelier de peinture avait été improvisé dans le salon de l'appartement de ces dames. Ramus faisait le portrait de la marquise pour la troisième fois, car la bonne dame avait la manie de se faire peindre. Heureusement pour l'artiste que, malgré ses cinquante-deux ans, elle était fort belle encore et que ses cheveux grisonnants achevaient de donner à sa physionomie une gravité que le feu de ses yeux démentait parfois trop éloquentement.

La comtesse, retirée dans sa chambre, dont elle avait laissé la porte ouverte, lisait des lettres avec attention et semblait y répondre avec un soin extrême et, de temps en temps, consultait l'état du ciel. Elle paraissait même s'impatienter de voir la persistance de la pluie.

Fleur de Marie lisait une revue de modes avec trop de négligence pour que son esprit ne fût point transporté dans d'autres régions ; et les petits coups d'œil qu'elle jetait, elle aussi, de temps en temps et à la dérobée, à l'extérieur, attestaient de sa part une certaine préoccupation. Du reste ce petit manège n'échappait point au regard perspicace de l'artiste.

Cependant, ces trois personnes songeaient très probablement au même objet, en vertu d'une loi magnétique, souvent vérifiée, car à un nouveau regard de Fleur-de-Marie jeté à l'extérieur et qui avait fouillé l'horizon jusqu'en ses profondeurs, rendues brumeuses par la pluie, la marquise dit, en luttant contre le sommeil :

— Ah ça ! notre jeune amiral n'est point encore venu aujourd'hui !

Fleur-de-Marie devint rouge comme une pivoine à cette exclamation qui répondait trop justement à sa pensée.

— Il est au Havre, madame, dit le peintre, — il a reçu cette nuit un ordre de rejoindre son bord pour le premier départ du bateau. Il y a un malade à remplacer.

Fleur-de-Marie remercia Ramus de cette explication qui venait si à propos satisfaire à toutes les angoisses de son âme ; car, d'ordinaire, la matinée ne se passait pas sans qu'elle aperçût, au moins, le jeune enseigne.

— Et quand finira son service ? demanda la marquise.

— Après-demain, répondit le peintre, il sera à Trouville.

— Pas avant. Ah ! tant pis !... fit la douairière en bâillant, — n'est-ce pas, mignonne ?

Fleur-de-Marie ne répondit pas, elle paraissait absorbée par sa lecture.

Le peintre, contre son habitude, n'était pas en gaieté ce jour-là, et par conséquent la marquise, privée des historiettes, des théories paradoxales, et des bouffonneries dont il animait d'ordinaire les séances, ne tarda pas à céder au sommeil.

Ramus semblait attendre ce résultat ; car dès qu'il vit se fermer la paupière de la bonne dame, il se leva et vint s'installer devant le chevalet qui se trouvait auprès de la jeune fille et placé de telle sorte que, de sa chambre, la comtesse ne pouvait point le voir.

— Il m'avait chargé de vous en prévenir, dit le peintre à la jeune fille qui, sans s'offusquer de cette brusque entrée en matière, répondit par une légère inclination de tête.

— Je crois, continua Ramus, qu'il y a une autre cause, beaucoup plus grave, au départ subit de Kilian.

— Laquelle ? demanda seulement des yeux Fleur-de-Marie.

— Vous vous rappelez ce qui s'est dit hier soir au Casino ?

— Non.

— La marquise a annoncé à tous ses amis, — et la nouvelle en a été confirmée par madame de Fereira, que dom Manoel de Portalègre, votre cousin, allait bientôt arriver à Trouville.

— Eh bien ! fit le regard innocent de la jeune fille.

— Eh bien ! mais vous n'ignorez pas les projets de votre grand-maman. Elle nous en a assez parlé hier matin, pendant la petite séance que nous avons pu attraper au vol, — elle vous destine ce cousin pour époux.

Tout le sang de Fleur-de-Marie se porta subitement à son cœur, et elle pâlit au point qu'elle se sentit mourir.

— Vous n'aimez donc pas ce cousin ?

Ce mot rendit la vie à la jeune fille, qui saisit la main du peintre et lui dit avec une voix si basse qu'à peine s'il l'entendit :

— Si on me force de l'épouser, je mourrai.

— Nous y mettrons bon ordre, fit Ramus en serrant énergiquement la fine main de l'enfant.

— Chut !... fit-elle en prenant une attitude indifférente, Ramus comprit, et appliqua, au hasard, un peu de bistre dans les demi-teintes de son étude.

Dona Léonora s'était levée et traversait le salon. Elle tourna le bouton de la porte et disparut.

— Et c'est ma mère pourtant !... fit la jeune fille avec une larme dans les yeux.

— Oh !... mademoiselle, qu'avez-vous donc !... s'écria Ramus alarmé.

— Je suis bien malheureuse, monsieur Ramus !... Oh ! oui, bien malheureuse !... Et je m'étonne que, vous si bon, vous si intelligent, si observateur, vous n'avez pas compris ce qui se passe en moi !... car il me semble que tout le monde, même les plus indifférents, doivent s'en apercevoir...

Le peintre regarda Fleur-de-Marie en feignant l'étonnement, car il savait fort exactement à quoi s'en tenir sur la cause de cette explosion subite de douleur, exprimée par son charmant modèle. Cependant il craignait de se tromper, — il s'abstint de répondre.

— Monsieur Ramus, reprit alors Fleur-de-Marie, ma mère ne m'aime pas !...

— Oh ! que dites-vous là !

— La vérité. Je ne me fais pas illusion... Elle ne m'aime pas, — elle, ni mon père, n'ont pour moi ces tendresses, ces élans, ces regards que je vois les autres mères prodiguer à leurs enfants... Jamais ma mère n'a eu une caresse pour moi, — à peine un froid baiser, et encore j'ai toujours l'air de l'importuner lorsque je vais lui présenter mon front... Et pourtant, je sens en moi, là, au fond de mon cœur, des trésors de tendresse, je sens que je serais si heureuse d'être aimée par ma mère !

— Moi, je crois qu'elle vous aime.

— Le cœur ne se trompe pas, allez !... et voulez-vous que je vous dise encore, — il y a des jours où il me semble qu'elle me hait.

— Cela, fit Ramus en souriant, se voit parfois chez les mères encore jeunes et qui peuvent concevoir quelque jalousie de se voir une fille aussi jolie que vous l'êtes ; mais ces vilains sentiments n'ont qu'un temps, et au fond, le dévouement et l'amour sont vivaces.

— Monsieur Ramus, il y a encore quelque chose de plus affreux que tout cela.

— Quoi donc, grands dieux ?...

— Tenez, toutes ces idées me font un mal horrible, et je ne devrais pas vous en parler ainsi... je sens que cela n'est pas bien, mais je souffre, et il faut que mon cœur éclate !

— Pauvre enfant !... fit le peintre qui n'était que trop persuadé de la réalité des faits dont se plaignait cette âme endolorie.

— Le comte, lui, paraît cependant m'aimer davantage, mais il y a des jours où son regard m'épouvante... Il me considère avec une curiosité qui me fait peur... Ah ! si je n'avais pas ma chère maman Isabelle, il y a longtemps que je serais morte !

— Oui, la marquise adore sa petite-fille... et elle est folle de vous, et je le conçois !

— Ne plaisantez pas, monsieur Ramus, si vous voulez rester mon ami ; car ce n'est qu'à vous que j'ai encore osé confier cela.

— A moi et...

— Oui, c'est vrai, je l'ai dit également à M. Kilian, mais lui...

— Lui et moi sommes vos frères, mademoiselle, répliqua le peintre allant au-devant de l'embarras subit de la jeune fille.

Heureusement pour le peintre, qui se sentait incapable de

soutenir une discussion sur ce sujet, la porte du salon se rouvrit et la comtesse rentra. A ce bruit la marquise se réveilla.

— Il ne pleut plus ! s'écria-t-elle, et il fait soleil, allons nous promener !

En un clin d'œil le salon fut déserté par les trois dames et le pantra se trouva seul en face de ses toiles. Il travailla encore quelque temps, de mémoire, mais enfin il se leva, mu par un vif sentiment de curiosité, et sortit à son tour.

## VIII

B. S. H.

La rue du Rocher, à Paris, est une de ces grandes voies de communication de la capitale, fortement condamnées à se peupler lentement à cause de la rapidité de la montée. Aussi y trouve-t-on encore de nos jours quelques maisons isolées, entourées de jardins qui semblent des oasis où des pèlerins fatigués ont trouvé la tranquillité et le repos.

A peu près à la moitié de cette rue, du côté gauche, s'élevait un petit mur dans le milieu duquel était percée une porte ; et les arbres touffus qui, dès le seuil, commençaient une petite avenue de dix tilleuls au plus, formaient un tel ombrage au-dessus de ce mur qu'à peine si on pouvait distinguer, de la rue, les fenêtres d'une maison de deux étages, construite en pierres et briques et présentant un assez confortable aspect.

Trois jeunes gens, dont le plus jeune avait vingt-cinq ans et le plus âgé trente à peine, quittèrent un soir l'omnibus de Monceaux, à vingt pas de cette maison, et tout en causant en riant, comme des braves garçons qu'aucun souci ne chagrîne, ils y pénétrèrent après toutefois que l'un d'eux eut tiré le bouton d'une sonnette absolument sourde.

Aussitôt que la porte eut été refermée sur eux par un vieux domestique en livrée, les airs évaporés de ces jeunes gens disparurent, et quand ils entrèrent dans le salon, situé au rez-de-chaussée, leurs visages avaient revêtu une gaieté que la sombre somptuosité de ce salon semblait presque autoriser.

— Qui annoncerai-je à monsieur ? demanda le valet.

— B, — répondit l'un des jeunes gens.

— S, — fit le deuxième.

— H, — dit à son tour le troisième.

— Monsieur est bien souffrant, dit le vieux serviteur, sans paraître surpris des étranges désignations qui venaient de lui être communiquées, mais ces messieurs peuvent s'asseoir, monsieur viendra tout de même.

Les trois visiteurs échangèrent de rapides regards, n'osant pas se confier leurs mutuelles pensées dans un salon dont les murailles leur étaient si peu familières ; et au bout de ces cinq minutes ils entendirent une petite toux sèche derrière une tapisserie de haute lisse qui s'écarta et livra passage au maître de la maison.

C'était un vieillard de plus de soixante-quinze ans, à la démarche assurée, de haute taille et dont la chevelure, d'un blanc de neige, était retenue dans un de ces bonnets de velours noirs dit à la Michel Ange. Une grande robe de chambre de même étoffe complétait le costume et le feu sombre qui courait dans les regards de cet homme lui donnait une ressemblance frappante avec les images du Dante.

— Il faut que les circonstances soient bien graves, messieurs, pour que vous veniez ainsi troubler le repos d'un homme qui compte à peine parmi les vivants, dit ce vieillard d'une voix triste et sonore.

— Maître, dit celui des trois jeunes gens qui s'était désigné par la lettre H, nous venons en appeler à votre autorité, toujours souveraine, d'un fait anormal contraire à l'esprit et à la lettre de nos statuts.

— Prenez garde, Boleslas, répondit le vieillard, c'est une plainte que vous allez formuler, et une accusation ne doit jamais se produire légèrement.

— C'est une accusation, oui, maître, et nous avons la conviction que, non seulement vous en approuverez le mobile, mais encore que vous interviendrez.

— C'est préjuger bien vite, jeunes gens, de choses dont

vous ignorez le véritable motif et peut-être même le premier mot.

— Savez-vous donc ce qui nous amène, monsieur ?

— Parlez.

— Maître, notre association est en belle voie de prospérité, et nous avons conquis une puissance morale qui nous rend faciles bien des opérations regardées, au premier abord, comme presque impraticables. Vous n'ignorez pas que ce résultat n'a été obtenu qu'à force d'épurations dans nos rangs, et qu'au frottement de tant d'intelligences, la lumière s'est faite. Nous tenons à tout ce qui est distingué ou riche en France et sur le globe, soit par nous-mêmes, soit par nos amis, et nous pouvons nous vanter d'avoir fait tomber dans nos filets à peu près toutes les prunes qui ont passé à leur portée ; mais il en est une, longuement convoitée, amorcée dans toutes les règles et qui, toujours, a trouvé le moyen de nous échapper.

— Ah ! vous voulez parler de M. da Ferreira, je parie ?

— Précisément, maître.

— Qu'avez-vous fait pour le séduire ?

— Tout. Il a la passion du jeu, nous l'avons laissé gagner, nous l'avons ruiné, compromis par des lettres de change, nous l'avons fait incarcérer ; et nous n'avons jamais pu nous trouver maîtres de lui. Le lendemain du jour où nous le croyions forcé de se jeter dans nos bras, harcelé par mille créanciers avides, il réparait plus riche, plus généreux, plus insouciant que la veille.

Le vieillard sourit avec amertume.

— Par sa fille, il pourra toujours puiser à pleines mains dans les coffres de sa belle-mère, et cependant son concours nous serait précieux. Il a occupé une position assez élevée dans la diplomatie pour nous rendre les plus éminents services, il est trop gravement compromis vis-à-vis du pouvoir pour jamais retrouver une position. Or, maître vous le savez, lors que tout a échoué, il est un dernier argument qui, jusqu'à ce jour, n'a jamais manqué de triompher, une influence devant laquelle toutes les autres s'effacent. Cette influence, c'est celle d'une femme.

— Eh bien ?

— L'*Aïeule* refuse.

— Ah ! fit le vieillard sans étonnement.

— Catégoriquement, et sans vouloir donner de motifs.

— Alors, vous venez à moi.

— Vénéralable *Patriarche*, vous êtes notre maître à tous.

— Boleslas, depuis combien d'années faites-vous partie de la Compagnie ? demanda le vieillard.

— Depuis six ans.

— Et vous Yorghis ? fit le vieillard en s'adressant à celui des jeunes gens qui avait pris la droite du premier.

— Cinq, maître.

— Et vous, Gontran, demanda le vieillard au troisième.

— Depuis cinq ans aussi, monsieur.

— Jeunes gens, reprit celui qui effet était le *Patriarche*, le chef suprême de l'*As de Pique*, je le disais bien que vous ignoriez peut-être le premier mot de cette affaire. À peine si à vous trois vous formez le chiffre d'ancienneté dans nos rangs suffisant pour connaître ce qui s'est passé il y a seize ans. Depuis seize ans nos rangs se sont fort éclaircis, la mort a fait de cruelles trouées parmi nous, et cela se conçoit, la plupart de ceux qui se rangent sous notre bannière semblent avoir pris votre devise : *courte et bonne*. — Les persécutions de la justice, quelques conversions... Nous ne sommes pas cinq en tout dont l'affiliation remonte à cette époque. Donc, si l'*Aïeule* a refusé de rien entreprendre du côté du comte da Ferreira, c'est que, probablement, elle a des motifs puissants pour cela et qui remonteraient à seize ans c'est-à-dire avant son entrée dans la société. Son droit est évident, relisez ces statuts par vous invoqués. D'ailleurs, depuis que j'ai abdiqué toute direction active, elle est souveraine et ne devrait aucun compte de ses actions, pourvu, toutefois, qu'elles ne fussent point nuisibles au but de notre œuvre.

— Maître, son refus nous cause de grands préjudices.

—Messieurs, notre fonds de réserve, placé sur toutes les banques de France et de l'étranger, se monte à quinze millions environ. Sur ce chiffre l'*Aieule* en a fait entrer pour sa part, à elle seule, au moins huit. Et songez que, depuis vingt-trois ans que j'ai fondé la société, nous avons atteint le nombre de trois cents membres, tout en restant toujours vingt-six. Lors de ma retraite, il y a six ans, les services de l'*Aieule* ont été pesés et appréciés, sa coopération à nos succès, la puissante impulsion que cette femme extraordinaire a donnée à notre œuvre, tout a milité pour elle, et ce n'est point pour en faire une esclave que nous l'avons élue pour notre chef.

Yorghii, celui qui se désignait sous la lettre S, Grec de nation ; haussa imperceptiblement les épaules ; mais ce léger mouvement fut saisi par l'œil perçant du *Patriarche*.

—Oui, je sais bien, reprit-il, qu'il peut être... désagréable, un peu humiliant même pour des hommes, d'obéir à une femme ; mais celle-ci a prouvé que son génie était à la hauteur des plus audacieuses entreprises et suppléa tant de fois à l'incapacité ou à l'insuffisance des hommes, que nous aurions mauvaise grâce à nous préoccuper de son sexe.

—Cependant, maître, voici ce qui se passe, reprit Yorghii. L'un de nous est en ce moment à Trouville, et nous écrit qu'en désespoir de cause de s'attacher le comte, nous devons prétendre à nous attacher sa fille. Quel est le plan de Berthold ?

—Il ne le dit pas encore, mais nous ne le croyons pas assez fort pour mener cette intrigue ; aussi désirons-nous qu'il s'appuie des conseils de l'*Aieule*. Berthold ne peut quitter Trouville où, dit-il, le fer chauffe à blanc, et l'*Aieule* ne veut point partir.

—C'est de l'instinct... laissa échapper le *Patriarche* avec conviction.

—Berthold ni Kingston ne demandent point à voir l'*Aieule* mais nous lisons mieux qu'eux dans l'avenir, nous n'avons pas leur enthousiasme, nous savons que Berthold perd parfois la tête, et nous croyons qu'un séjour, de quelques heures seulement, de l'*Aieule* à Trouville est de la dernière urgence.

—Le comte est à Paris ? demanda le vieillard.

—Oui, maître.

—Alors, rendez-vous tous trois chez l'*Aieule*, et dites-lui qu'il faut qu'elle parte.

—Et si elle résiste ?

—Vous direz que je le veux.

—Et si elle passe outre ?

—Nous verrons, répliqua le *Patriarche* après avoir hésité.

Et sur ce mot le vieillard se leva et congédia gracieusement les visiteurs.

Ceux-ci remontèrent silencieusement la rue du Rocher, et ce ne fut qu'arrivés à la barrière de Monceau que le Grec Yorghii ouvrit le premier la bouche.

—Le *Patriarche*, dit-il, a bien fait de se retirer des affaires, il est devenu d'une timidité...

—Timidité de rontier tenant à son petit bien être, répondit Gontran.

—Peste ! un bien être de quinze mille livres par an, plus un petit hôtel ravissant.

—Allons, il les a bien gagnés, répliqua Yorghii, et Dieu veuille qu'à son âge nous nous trouvions dans sa position, — si nous vivons jusque là.

—Le fait est qu'il est de fer, et après une existence comme celle qu'il a menée, on doit être fier de porter aussi vertement ses soixante-seize ans.

—Voyons, fit Yorghii en arrêtant ses amis à l'ombre d'un gros orme du boulevard extérieur, non loin de la barrière dite de la Réforme, — calculons un peu ce que nous aurions à gagner à un conflit entre l'autorité nominative du *Patriarche* et l'autorité militante de l'*Aieule*.

—Nous pourrions y perdre, dit aussitôt Gontran.

—Je crois, reprit le Russe Boleslas, que cette femme commence à se fatiguer de son règne constamment heureux, et qu'elle ne sera peut-être point fâchée d'échanger, à l'exemple

de son prédécesseur, son sceptre et sa couronne contre quelque bonne médiocrité dorée.

—Tu crois cela, Boleslas ; eh bien ! tu pourrais te tromper. Je connais cette femme, moi, je l'ai étudiée, reprit Yorghii, non pas seulement en artiste, mais en ambitieux, et j'ai l'intime conviction que son énergie redoublera du jour où nous lui proposerons la lutte. Il est incontestable, comme l'a dit le vieux tout à l'heure, qu'elle a fait pleuvoir le Pactole dans nos caisses, et que, grâce à son adresse, à son initiative, à son esprit d'organisation surtout, nous avons pu avoir, indépendamment de l'extension donnée à nos cercles parisiens, une succursale active et prospère dans chacune des grandes capitales de l'Europe et du nouveau monde.

—Ah ! fit Gontran, ce sont en effet de ces services qu'on ne peut méconnaître.

—Évidemment. Or, comment nos associés d'Europe, veraient-ils un schisme au sein de la métropole ? C'est là la question. Le nom de l'*Aieule* est en vénération de la Pallique à Gibraltar, et de l'autre côté de l'Océan ; il ne faut donc pas songer à la renverser.

—Seul, jusqu'à ce jour, Berthold a eu le secret de la manier, et là existe un réel danger, reprit Gontran.

—Tu as raison, ami, répliqua Boleslas, car elle pourrait abdicquer, sinon en faveur de Berthold, du moins en recommandant sa candidature. Si Paris seulement, comme cela s'est fait par suite de la retraite du *Patriarche*, était appelé à voter, nous serions bien assurés d'enlever la nomination d'Yorghii ; mais l'élection d'un nouveau chef ne peut plus avoir lieu que par la réunion d'un conclave, composé de deux délégués de chacune des treize compagnies de l'*As de Pique*, atteignant forcément notre nombre fondamental de vingt-six. C'est là qu'est le danger.

—Oui, car à l'étranger, on ne connaît bien que l'*Aieule* et notre doyen Berthold, dit Gontran, — sans compter l'influence du vieux *Patriarche* qui aime ce Berthold.

—Oh ! fit Yorghii, le *Patriarche* est trop convaincu que l'élévation de Berthold serait la ruine de la société, pour y prêter jamais les mains.

—Et moi, reprit Boleslas, l'*Aieule* m'a répété si souvent qu'elle considérait Yorghii comme étant la plus forte tête de notre association, que je doute de ses bonnes dispositions pour Berthold. Comme le *Patriarche*, elle a l'orgueil de voir prospérer une œuvre qu'elle a, pour ainsi dire, créée.

—Allons, messieurs, à la grâce de Dieu ! dit Yorghii. N'oublions pas ceci, base fondamentale de notre association : notre grande politique doit être de songer constamment à étendre notre action, de recruter des adeptes, et de faire taire toute velléité d'ambition devant la prospérité commune. Avec le temps, et pourvu que la justice ne se mêle point un peu trop près de nos affaires, nous posséderons un pouvoir aussi étendu dans ses ramifications que la fameuse société des Jésuites ; travaillons donc sans arrière-pensée et sans jalousies.

Et les trois aimables vauriens s'acheminèrent vers la maison de la rue d'Antin à Batignolles.

Mais l'*Aieule*, contre leur attente, ne s'y trouvait point.

—A demain ! s'écria Boleslas dont l'adresse venait d'être requise par le président du cercle, à l'effet de lutter contre celle d'un nouvel invité qui venait de passer onze fois à un écarté déjà suspect.

Mauvais, répondit Yorghii, en douze heures on gagne bien du terrain.

Le lendemain, à midi, les trois compagnons se rendirent chacun de son côté, et à un quart d'heure d'intervalle, chez la redoutable *Aieule*.

Elle habitait un splendide appartement de la rue de la Victoire, dans cette partie nouvellement prolongée, qui commence à la rue de la Chaussée d'Antin.

Ce chef, si étrangement choisi parmi les six seules femmes de l'association des XXVI, c'était Margared Kerléis, — la belle Bretonne de Pleneuf.

Cette femme que le désespoir d'avoir perdu son enfant avait

rendue folle pendant un long mois, ne sortit de cet état d'anéantissement de ses facultés que pour entendre dire qu'il était mort. Malgré la conviction d'avoir vu, dans son bateau, un autre enfant que le sien, son médecin, qui n'était autre que le docteur Berthold, était parvenu à lui persuader que son délire seul avait pu lui suggérer une semblable allégation.

La fièvre, le tétanos et enfin l'aliénation momentanée dont sa blessure avait été l'origine, pouvaient bien, à la rigueur, rendre vraisemblable cette déclaration du médecin ; Margared s'était fait rendre compte, jour par jour, et chaque fois avec une force d'investigation extraordinaire, des progrès de la maladie qui était censée avoir enlevé cette pauvre petite créature. Le certificat du médecin des morts, envoyé officiellement par l'état civil, avait bien également constaté que cet enfant avait succombé à une attaque de choléra asiatique, et tous les témoignages, ceux particulièrement de ses concierges les époux Protat, étaient venus corroborer ces détails.

Cependant, la malheureuse mère, sans en rien dire à personne, avait poussé jusqu'au bout l'enquête sur cet événement inexplicable, et dont elle n'avait pas voulu saisir la justice.

Elle avait appris que toute personne qui désire faire changer la sépulture d'un parent décédé est obligée d'assister à l'exhumation du cadavre.

Son courage n'avait pas reculé devant cette horrible extrémité, et le malheureux petit corps qui lui parut, à l'ouverture du cercueil, avait présenté, d'une manière si évidente, les reuses suites de la maladie dont l'enfant était mort, c'est-à-dire une décomposition si complète, qu'elle avait quitté le cimetière, le cœur navré et bien convaincue, cette fois, que sa pauvre petite Fleur de Marie n'existait plus.

On voit que les mesures ordonnées par la prévoyance du chef des trois hommes masqués de notre *Prologue* avaient obtenu le résultat désiré.

Or, quel pouvait être le but du *Patriarche* en privant cette mère de son enfant, événement un instant compromis par la complication du rapt dont le comte da Ferreira s'était rendu coupable ?

C'était simple. Pendant une longue étude, le chef de la mystérieuse association avait apprécié de quelle immense utilité pouvait être, pour son œuvre, une femme aussi richement douée que la Bretonne ; mais elle menaçait d'être trop uniquement mère. Le vieux renard avait flairé une de ces abnégations maternelles devant laquelle s'effacent toutes les préoccupations d'une entreprise comme la sienne, et il avait coupé l'inconvénient dans sa racine.

Il avait fait le vide dans cette âme.

Margared, isolée, ayant goûté aux séductions du monde interlope dans lequel elle avait mis le pied, pouvait se donner à lui et à l'œuvre des XXVI.

Elle se donna à eux.

Le *Patriarche* avait largement tenu les promesses faites au *Whist* de Batignolles. Habitée, dès les commencements, au luxe exorbitant d'une fortune princière, elle s'en fit une telle nécessité qu'elle accepta toutes les conditions qu'entraînait sa perpétuelle jouissance. Mais une fois initiée aux secrets de l'association de l'*As de Pique*, elle s'était prise d'une sorte de passion pour ses mystères et ses conditions d'existence. Elle vit de ses yeux et palpa les immenses ressources d'une semblable opération et saisissant, dès l'origine, le parti que l'avenir lui réservait, elle concentra toutes les forces de son intelligence pour en étendre rapidement l'action.

En effet, l'*As de Pique* n'était véritablement que la continuation de la Ferme des jeux autorisés : la plus stricte loyauté, — et l'on comprendra que c'était une des conditions premières de prospérité, — présidait aux parties engagées ; et si les banquiers dans un but facilement convenable, — celui d'amorcer les clients, — procurait parfois des bénéfices inusités ou inespérés, il y avait trop d'yeux intéressés à la régularité des transactions pour qu'une erreur, au préjudice d'un joueur, ne fût promptement relevée. Le contraire arrivait-il, l'espèce humaine est ainsi faite, que la galerie convenait tacitement que c'était de bonne

guerre, et chacun se gardait bien de faire apercevoir les papiers de leurs fausses distractions.

Les trois associés étaient arrivés et déjà réunis dans son salon, que la Margared n'avait point encore paru. Ils se regardèrent en silence, n'osant échanger une parole, car ils ne doutaient pas que cette pièce, de même que le salon du *Patriarche*, ne fût criblé de judas et d'appareils d'acoustique, ainsi que l'étaient les petits salons, dits *retirés* des différentes succursales de leur compagnie.

Cependant ils eurent honte de leur faiblesse et Yorghy, le premier, exprima son étonnement ; car le domestique avait déclaré que sa maîtresse était visible, et d'ordinaire elle ne faisait guère attendre les visiteurs. Presque aussitôt une femme de chambre entra et dit à ces messieurs que madame était gravement occupée avec sa couturière, mais qu'elle n'en avait plus que pour deux minutes.

Les compagnons d'une œuvre du démon comprirent trop bien l'importance de l'observation pour ne point se résigner en souriant.

Les deux minutes écoulées, une porte du salon s'ouvrit et l'*Aïeule* parut.

Si Margared Kerlés était d'une admirable beauté, lorsque nous l'avons vue faire sa première entrée dans le tripot de Batignolles, — elle était arrivée à l'âge de trente-cinq ans, dans un tel état d'épanouissement et d'éclat qu'il était presque impossible de la regarder impunément. C'était une de ces perfections de lignes, une de ces fraîcheurs de teint, une de ces richesses de formes si incontestables, si harmonieuses de ton, qu'elle eût pu se vanter d'être une de ces rares créatures qui, comme Vénus, n'ont qu'à paraître pour voir tous les cœurs voler vers elles ; cependant Margared était loin de se vanter de la puissance de ses charmes, non qu'elle l'ignorât, mais les hommages l'avaient tellement blasée qu'elle en était presque venue à s'ennuyer de ces perpétuelles adorations.

— Je sais, messieurs, ce qui vous amène, dit Margared d'une voix gracieuse, et je ne vous cacherai pas ma surprise d'une aussi longue persistance. Je ne la blâme pas cependant, car elle a un but louable ; mais, jusqu'à ce jour, j'ai été habituée à une plus entière liberté et il n'est jamais arrivé qu'on voulût me forcer la main.

— Madame, dit Boleslas, je vous jure que la chose mérite toute votre attention. Je sais bien qu'elle sort un peu du cercle habituel de nos affaires, mais le résultat est si beau !

— Voyons, raisonnez, messieurs, et considérez ceci, — à savoir que le comte da Ferreira me connaît depuis longtemps, depuis plus longtemps que vous ne pensez et que son premier devoir, si je vais à Trouville et que je tente de m'approcher de ces dames, sera de m'en empêcher. Cela tombe sous le sens !

— Parfaitement, madame, reprit Boleslas, mais nous avons de graves présomptions de croire que Berthold va gâter les affaires là-bas, et nous désirerions qu'il pût en conférer avec vous qui pouvez ordonner, tandis qu'il peut nous prier, nous, de le laisser en paix.

— Voyons votre plan, alors ?

— Le comte nous a échappé, il nous échappera toujours ; mais sa fille...

— Eh bien ?

— Vous êtes, vous, madame, le plus triomphant exemple de ce que l'on peut quand on est femme et, par conséquent, de ce que peut un homme quand il est appuyé d'une influence de cette valeur ; or, nous voulons donner, un mari à la fille de Don Juan.

— Ah !... fit la Bretonne en réfléchissant, et vous croyez ainsi palper les millions de cette famille qui possède en outre, au Brésil, la valeur d'un département français, en terre ou mines en pleine exploitation.

— En entrant dans la compagnie, madame, ne faisons-nous point serment d'abandonner à la caisse sociale la moitié de toutes nos prises ?

— Quel sera l'époux ? demanda Margared en regardant fixement ces trois jeunes gens, également beaux, également distin-

gués et qui, non compromis ouvertement, pouvaient toujours rentrer dans le monde par une porte honorable.

—Vous déciderez vous-même, madame, dit Yorghî.

—Il n'y a qu'une femme et vous êtes trois.

—Celui que vous choisirez sera élu et les autres se retireront sans murmurer. N'avons-nous pas adopté tous, mentalement, la devise des jésuites, celle qui fait notre force, — *perinde ac cadaver* : comme un cadavre !

—Tirons au sort qui sera sacrifié ! s'écria Margared en riant. Elle commençait à s'amuser de cette intrigue qui pouvait faire le malheur d'un homme pour lequel elle se sentait une haine violente.

Et la reine de ce petit empire du mal s'en alla prendre dans un tiroir, trois cartes qu'elle présenta gaiement aux jeunes gens, en les tenant à l'envers.

—Les cartes parleront, dit-elle en marchant vers Boleslas.

—Alors, vous acceptez notre plan ? dit Yorghî en l'arrêtant.

—Allez toujours.

Boleslas prit une carte et la regarda à la dérobée, sans rien dire ; mais Margared comprit à son œil qu'il n'avait pas à se plaindre du sort.

Elle offrit ensuite à Gontran qui sourit en voyant la sienne.

—Au dernier la mauvaise ! fit Margared en tendant piteusement un dix de pique à Yorghî, tandis que les deux autres exhibaient chacun une dame.

Le Grec ne put retenir une grimace.

—Mon pauvre Yorghî, consolez-vous, j'ai quelque chose de mieux à vous offrir, fit Margared en lui prenant la main.

—Quoi donc ? demandèrent Boleslas et Gontran.

—Ma royauté.

—Votre !... firent-ils tous trois avec une stupéfaction extrême.

—Quoi ! cela vous étonne, vous, ambitieux comme vous l'êtes !... Allons, tout ceci sera à merveille. Yorghî sera *Patriarche* de fait, et ces messieurs... seront heureux. Quant à moi, je ne vous gênerai guère, car si mon autorité me survivait, comme celle du *Patriarche*, vous crieriez ! Une fois Yorghî chef, il faudra bien que Berthold obéisse et renonce à ses plans surannés.

En ce moment on frappa doucement à la porte du salon.

—Qu'est-ce ? demanda Margared à sa femme de chambre qui était entrée sur son ordre.

—Madame, il y a là une personne qui demande à vous voir à l'instant.

—Quelle personne ?

—Un prêtre.

—Un prêtre ?... Je n'en connais aucun particulièrement.

—Madame, il dit que c'est pour une affaire extrêmement importante.

—Qu'il entre, fit l'*Aïeule* en regardant ses associés avec étonnement.

La camériste introduisit un respectable vieillard qui demeura interdit à la vue de cette nombreuse compagnie.

—Venez, monsieur, nous causerons mieux ici, dit Margared en poussant la porte d'un petit salon et y suivant le prêtre, après avoir fait signe aux trois jeunes gens d'attendre la fin de cette visite.

—Allons, dit Boleslas, il est temps en effet qu'elle abdique, voilà qu'elle devient dévote.

—Et elle réalise quarante ou cinquante mille livres de rente, ajouta Yorghî.

## IX

## UN SILENCE DE SEIZE ANNÉES

Margared fit asseoir le prêtre, et sans se donner la peine de lui cacher l'étonnement que lui causait une semblable visite, elle attendit que le digne abbé voulût bien prendre la parole.

—Madame, dit-il, je viens vous entretenir d'une affaire de dernière importance, et je craindrais que la présence des personnes qui sont dans votre salon ne vous permit pas de m'accorder une complète attention.

—Oh ! parlez, monsieur, ces personnes ont le temps d'attendre une heure s'il le faut ; que cela ne vous préoccupe point le moins du monde.

—Madame, je suis l'un des aumôniers attachés à l'Hôtel-Dieu, et, comme tel, il m'est donné parfois d'entendre de terribles histoires, des secrets, bien scrupuleusement gardés pendant de longues années, brisent leurs enveloppes et nous sont révélés par des consciences troublées ; des crimes mêmes longtemps cachés, surgissent de l'ombre, forcés par le poids des remords ; et de toutes ces misères morales, dans lesquelles l'indulgence que Dieu m'a recommandée est souvent mise en défaut, il naît des éclats de lumière qui peuvent parfois profiter aux survivants.

Le regard de Margared demanda clairement où voulait tendre ce préambule.

Madame, reprit le vénérable prêtre, j'ai entendu aujourd'hui en confession une femme que vous avez connue autrefois. Elle s'est accusée d'avoir été, pour une part, dans un dommage qui vous a été causé.

—De quoi s'agit-il, monsieur ?

—La conscience de cette femme n'a pu conteur ce secret, et ses derniers moments, car elle est à cette heure au plus mal, eussent été empoisonnés par un plus long silence. Elle est persuadée, d'ailleurs, qu'elle expie le crime dont elle fut la complice involontaire. Aussi a-t-elle l'espérance qu'au prix de sa révélation, je pourrai lui apporter votre pardon.

Pendant que le prêtre parlait, l'*Aïeule* cherchait en vain quelle pouvait être cette femme et quel préjudice lui avait été causé. Elle n'avait guère à reprocher à ses diverses servantes que ces vols dont la fréquence a fort singulièrement diminué l'importance aux yeux de l'habitude.

—De quelle personne voulez-vous parler, monsieur ?

—D'une femme qui a été autrefois votre concierge, vous habitiez alors la rue Martel.

Ah ! madame Protat !... fit Margared en fronçant le sourcil.

—Précisément. Vous n'êtes point restée plus d'un an dans cette maison, madame, et quoique votre existence ait été depuis, fort sujette aux agitations et aux changements, vous ne pouvez avoir perdu la mémoire de tout ce qui vous y est arrivé.

La fière Bretonne, la reine d'un monde mystérieux et puissant regarda avec plus de surprise que de colère l'humble prêtre qui osait, peut-être sans le vouloir, jeter une sorte de blâme sur sa conduite.

—Monsieur, répondit-elle, il m'est arrivé dans cette fatale maison un de ces malheurs que mon âme, tout endurcie qu'elle soit devenue depuis, n'a certainement pas oublié, et dont mon cœur saigne encore chaque jour. Est-ce là ce malheur que vous voulez me parler, monsieur ? Je ne vois rien qui mérite qu'on s'y attache davantage ; du moins, il a si bien effacé tout autre événement, que j'ai oublié tout ce qui n'est pas lui.

—Je viens, en effet, madame, vous parler de votre enfant.

—Oh ! parlez, parlez... fit Margared avec une avidité fiévreuse.

—Eh bien ! madame, cette malheureuse m'a avoué que votre fille n'était pas morte.

—Ah !... s'écria Margared d'une voix vibrante, — je le sentais là.

—Madame Protat, continua-t-il, m'a paru convaincue que l'enlèvement de votre enfant a été opéré par un homme qu'elle avait vu entrer chez vous, et dont l'œil, dit-elle, avait des lueurs sinistres.

—C'est cela ! C'est cela, s'écria Margared. Mais qui a pu avoir intérêt à me voler ma fille ?

—Cherchez dans vos souvenirs.

—Berthold... s'écria Margared... — Berthold sait quelque chose !... C'est le médecin qui m'a soignée à cette époque, ajouta-t-elle en voyant la surprise du prêtre. — Oui... toutes les fois qu'il a eu besoin de moi, il m'a parlé de ma fille... du bonheur que j'éprouverais à la voir, belle et grande, si elle

existait... Elle existe, Berthold me dira tout !... Oh ! ces médecins, il faut toujours qu'ils trempent dans toute ténébreuse affaire de famille.

—Prenez garde, madame. Si ce M. Berthold n'a point parlé jusqu'à ce jour, c'est qu'il a sans doute de puissants motifs pour se taire.

—Oh ! je lutterai, je le vaincrai, je sais le moyen de le dominer...

Margared s'arrêta. Elle songea aux trois associés qui l'attendaient dans son salon, à Berthold qui était à Trouville, aux ambitions des uns et des autres ; et elle résolut de commencer par déblayer d'abord le terrain avant d'agir elle-même ; de laisser la lutte s'établir entre Berthold et les trois jeunes gens, lutte inévitable, et de se déclarer ensuite pour le médecin, lorsqu'il serait près d'échouer, mais de lui vendre sa royauté au prix de la révélation vers laquelle allaient, désormais, tendre toutes les facultés de son âme.

—Mon père, reprit-elle après avoir remué tout un monde d'idées dans sa tête, avez-vous donc encore l'espoir de tirer une lumière plus vive de la malheureuse que vous avez entendue en confession ?

—Oui, madame, quoiqu'elle soit bien affaiblie et puisse à peine parler.

—Ah !... si j'allais la voir, moi !... Vous ne pouvez lui adresser des questions sur des faits dont les détails vous sont étrangers, tandis que moi je puis diriger ses souvenirs, en sollicitier le récit... C'est cela ! Je pars avec vous, allons à l'hospice.

Et elle pressa l'un des clous dorés d'une table sur laquelle était un riche nécessaire de papeterie. Presque aussitôt, une petite porte, imperceptiblement cachée dans la tapisserie, s'ouvrit et une femme de chambre parut.

—Ce billet à ces messieurs, dit-elle à la camériste en lui tendant ce qu'elle venait d'écrire,—mais attendez que nous soyons partis.

—Venez, monsieur, ajouta-t-elle en entraînant l'abbé par la porte dérobée.

En moins d'une demi-heure, les chevaux rapides de Margared franchirent la distance qui sépare la rue de la Victoire de l'Hôtel-Dieu ; et l'abbé conduisit celle que tous les malades prirent, à cause de sa riche toilette, pour une très grande dame, auprès de l'humble lit sur lequel se détachait la tête agonisante de l'ancienne concierge de la rue Martel.

Cette femme reconnut aussitôt son ancienne locataire, elle avait si peu changé, elle au milieu du luxe écrasant dont sa beauté avait été la source intarissable : elle l'accueillit avec un sourire triste et remercia du regard le vénérable prêtre.

—Je vous attendais... dit-elle d'une voix si faible que Margared comprit sa pensée, plutôt au mouvement de ses lèvres bleuies déjà par les approches de la mort.

—Ne savez-vous donc rien de plus que ce que m'a dit M. l'abbé ?.. demanda Margared avec des larmes plein les yeux.

—Si... si !... fit la moribonde avec un effort.

—Parlez, oh ! parlez... et je vous promets de mettre désormais le reste de vos jours à l'abri du besoin...

—Ah !... fit la malade avec amertume,—je vais mourir... ce n'est pas la peine !...

—Eh bien ! je vais vous faire sortir d'ici, vous viendrez chez moi, vous serez soignée par les médecins les plus illustres...

Un sourire du prêtre accueillit l'exclamation de cette femme qui ignorait que les plus grands médecins ont toujours été attachés à la maison hospitalière des pauvres.

—Inutile... Ecoutez... écoutez, fit madame Protat.

Margared se pencha vers ce lit et prit entre ses mains blanches les mains froides et décharnées de la malade.

—Je ne puis parler... fit celle-ci après un nouvel effort.

—Est-ce parce que vous ne voulez pas ?

—Si, je veux, je veux !... mais...

—Oh ! essayez, essayez, je vous en supplie ?..

Et la splendide toilette s'agenouilla devant ce dernier refuge du pauvre.

—C'est lui... dit madame Protat,—c'est lui... qui vous dira...

—Qui ?...

—Il dira tout... il sait tout... moi, je ne puis...

—Par pitié, achevez... Ah ! répondez-moi, je vais vous interroger...

Mais la malade s'arrêta et lui saisit la main avec force.

—Mon mari !... fit-elle.

—Je vous comprends, reprit Margared, c'est lui qui me dira...

—Oui ? répondit des yeux la moribonde.

—Où le trouverai-je ?

Madame Protat ne répondit plus. La sœur chargée de la soigner, déclara qu'elle entrerait en agonie et que très probablement, elle n'avait pas une heure à vivre.

—Tenez, mon père, dit Margared en abandonnant son riche porte monnaie aux mains du vénérable prêtre, voici pour les malades de cette salle, partagez-leur cela, je vous en prie, au nom d'une pécheresse, peut-être plus à plaindre qu'eux.

L'administrative de l'hospice, grâce à l'adresse de la femme Protat, consignée sur les livres d'entrée, put fournir celle de son mari.

—Rue de Chabrol, 40, dit Margared en montant dans sa voiture qui partit au galop.

Elle en descendit avec calme, et pénétra sous la porte cochère de l'une des grandes maisons de cette rue, qui finit on le sait, à la place Lafayette.

Elle tourna le bouton de la porte de la loge et, sans y entrer, s'adressa au concierge d'une voix assurée.

—Madame Poupinel ? demanda-t-elle.

—Au deuxième, la porte à droite, répondit une voix enrouée.

Margared monta l'escalier en se disant :

—C'est bien lui !... l'interroger serait maladroit... il faut qu'il vienne de lui-même.

Comme elle s'arrêtait à l'étage qui lui avait été désigné, elle entendit une respiration bruyante dans les bas-fonds de l'escalier, et elle se pencha sur la rampe pour essayer d'en découvrir l'origine : mais presque aussitôt, elle vit un ombre glisser rapidement sur les premières marches inférieures, et une porte se refermer ensuite doucement.

—Allons, le voici déjà intrigué, se dit Margared, il m'a reconnue.

Et elle agita le cordon de sonnette de l'appartement du second étage et sur la porte duquel se lisait en lettres d'or :—*Madame Poupinel, Robes.*

Margared était une des femmes les plus élégantes, incontestablement, de tout Paris ; et cependant elle avait sa couturière ordinaire logée rue de Chabrol, c'est-à-dire dans un quartier éloigné du centre de la capitale, et dont les classes aristocratiques, non plus que les prêtresses, ou les adeptes de la haute liesse, ont à peine connaissance.

Il y avait là, certainement, une anomalie inexplicable ; mais nous constaterons que personne à Paris ne pouvait se vanter de savoir, d'une manière positive, quelle était l'artiste remarquable qui taillait les robes surprenantes de cette reine de l'élégance. Margared en faisait mystère, elle avait découvert cette artiste et, en égoïste, la gardait pour soi au moyen d'un pacte secret. Elle permettait à madame Poupinel d'habiller sa clientèle ordinaire, recrutée dans la bourgeoisie, mais elle l'avait prévenue que si jamais l'une des coupes, à elle spécialement réservées, se montrait sur une personne quelconque, toute relation cesserait entre elles. Or, Margared fournissait les idées premières de toute innovation et payait la façon quatre fois plus cher que chez la plus grande faiseuse.

Nous avons souligné le mot *payait*, parce que les clientes les plus titrées et les plus riches laissent parfois accumuler les mémoires, et les soldent... quand elles peuvent.

Madame Poupinel gagnait dix mille francs par an avec madame Margared. Elle ne l'eût point trahie. Son mari d'ailleurs, l'entretenait dans cette probité commerciale, assez rare de nos jours.

—Comment, madame, vous êtes venue vous-même ? s'écria Poupinel en introduisant sa riche cliente dans la pièce que le bon bourgeois appelait fastueusement son salon.

—Oui, cher monsieur Poupinel, je suis fort pressée, puis je n'étais pas fâchée de vous faire une petite visite.

—Que d'honneur, madame !... fit Poupinel, qui avait toujours considéré Margared comme une divinité et dont la beauté lui donnait des éblouissements.

—Ma femme est sortie ! fit le mari de la couturière avec une sorte de désespoir, — sera-t-elle désolée à son retour !

—Qu'à cela ne tienne, répondit Margared, vous me l'enverrez.

—Je ne la laisserai pas s'asseoir à son retour, madame, comptez-y bien !

—Mais vous êtes bien logés ici, mon cher Poupinel, — tiens ! mais voilà un fort joli tableau !

—C'est d'un artiste de mes amis.

—Il a du talent.

—C'est ce qu'on dit, — un bien drôle de corps, allez, madame !

—Comme tous les artistes, — mais à ce sujet, j'ai vu en bas un visage qui m'a frappée... il m'a semblé reconnaître... votre portier...

—Ah ! le père Protat.

—Il s'appelle Protat !... Ah ! mais c'est bien cela !... J'ai été autrefois locataire d'une maison dont il était concierge. Il a vieilli.

—C'est un ivrogne, sans foi ni loi, sa femme est à l'hôpital, et si elle meurt on le mettra à la porte, c'est sûr, ce dont nous serons tous enchantés, car il tyrannise un chacun. Et véna !... on lui ferait faire l'impossible, vendre père et mère pour cinq francs !

Margared sourit.

—Pauvres locataires ! dit-elle en se levant et s'approchant de la fenêtre ouverte, par laquelle entrait un joyeux rayon de soleil.

Poupinel suivait, d'un œil ravi, cette reine de beauté daignant fouler le tapis de sa doneure et eut un moment l'idée d'aller s'appuyer comme elle au balcon de sa fenêtre ; mais le plaisir qu'il ressentait, par anticipation, de l'effet qu'il produirait ainsi sur ses voisins, le rendit immobile.

Margared s'était penchée un instant sur le balcon et avait aperçu son valet de pied causant avec une personne qu'elle ne put voir, car elle était restée sous la porte cochère.

C'était tout ce qu'elle désirait savoir, sans doute, car elle revint s'asseoir sur le canapé où Poupinel était restée en extase. Elle entretenait le marchand, de coupes de robes, de formes spéciales de manches, d'ampleur de jupes et, après un quart d'heure environ passé ainsi, elle se leva.

Quand elle eut descendu l'escalier, elle traversa le vestibule et monta dans sa voiture, sans paraître avoir remarqué le profond salut que lui avait fait le père Protat, en se rangeant contre le mur.

Tout ce qui précède avait pris peu de temps, deux heures au plus, et Margared espérait retrouver ses trois associés dans son salon, car son billet leur avait dit :

« Attendez-moi, ou bien à ce soir, dix heures, ici. »

Les trois jeunes gens étaient partis.

Elle avait fait une étude profonde du cœur humain, et ses calculs étaient justes autant que ses mesures savamment prises car il y avait à peine une heure qu'elle était plongée dans un large fauteuil, en bâissant les plans et les ruses qu'elle allait peut-être se voir forcés de mettre en œuvre avec quelque famille puissante ; lorsqu'on lui annonça qu'un homme fort mal vêtu, et disant se nommer Protat, demandait à lui parler.

Elle eut le courage de se faire attendre une bonne demi-heure, et au bout de ce temps les gros souliers de son ancien concierge foulaient les tapis moelleux de cet appartement que le luxe le plus savant et le goût le plus pur avaient meublé.

—C'est vous, père Protat, dit-elle gaiement, qu'il y a longtemps que je ne vous ai vu, mon ami ! Que faites-vous à présent ?

—Ah ! madame, je n'ai pas beaucoup changé... toujours concierge pour vous servir comme autrefois.

—Est-ce que vous avez besoin de moi ?

—Faites excuse, madame, mais je crois que c'est plutôt le contraire.

—Moi, j'ai besoin de vous ! Tiens ! comment cela donc ?

—Si madame veut bien m'accorder quelques minutes, elle verra.

—Certainement, mais dites-moi, où demeurez-vous ?

—Madame ne m'a donc pas reconnu ?

—Mais parfaitement, d'abord vous avez eu la précaution de vous faire annoncer.

—Je veux dire quand madame est venue chez nous, tout à l'heure.

—Je suis allé chez vous, moi !

—Chez madame Poupinel, je veux dire, c'est moi qui est leur concierge.

—Ah ! ma couturière, très bien, au fait c'est vrai, en vous parlant dans votre loge il m'a bien semblé... C'était donc vous ?

—Oui, madame, et même que monsieur et madame Poupinel sont de bien braves gens.

—Voyons, Protat, que me voulez-vous, parlez, mon ami, je n'ai que peu d'instant à vous donner. Je suis attendue !

—Ah ! c'est dommage, madame, car l'histoire est conséquente.

—Voyons, commencez toujours, fit Margared essayant de cacher son anxiété.

—Eh bien ! madame, vous vous rappelez bien, n'est-ce pas, ce que vous m'avez fait faire, quelques jours après la naissance de votre petite fille ?

—Parfaitement, répondit Margared toute songeuse, — oui, je désirais mettre mon enfant en nourrice, — j'aurais mieux fait peut-être, car Dieu ne voulait pas que je fusse mère... et pendant tout le temps que j'ai restai couchée je n'étais préoccupée que d'une idée, — c'est que parfois les enfants étaient changés par les nourrices, afin de cacher à des parents avertis la mort de l'un des leurs. Je voulais prendre des précautions contre un événement de cette nature, et je vous fis venir, Protat, il me semble que c'était hier... Vous avez été militaire, m'aviez-vous dit, et quand vous frottiez chez moi, j'avais remarqué sur vos bras je ne sais plus quels signes bizarres imprimés dans le tissu de votre peau. Vous m'assurâtes que cette petite opération n'offrirait aucun danger...

—Et vous m'avez commandé d'écrire deux lettres sur la poitrine de votre fille. Par exemple, je ne sais plus lesquelles, moi ! Elle a bien crié la pauvre petite !

—Mais à quoi bon me rappeler cela, Protat, vous savez bien que ma fille est morte ?

—Et si, grâce à ces deux lettres, vous pouviez la retrouver, votre fille ?

—Protat, — fit Margared, renonçant à jouer aucune comédie devant la gravité de sa situation, — Protat, existe-t-elle ? Parlez ! parlez !

—Tenez, madame Margared, je vais vous parler franchement, je suis sûr que vous aimerez mieux ça, et moi aussi, ça sera plus commode.

—Protat, dites-moi la vérité, et je vous jure que vous n'aurez point à vous en repentir.

—Eh bien ! madame, voilà. Pendant votre maladie, vous n'avez cessé de dire qu'on vous avait changé votre enfant, et M. Berthold, qui n'avait pas vu votre fille, mettait vos paroles sur le compte de la fièvre, mais vous aviez raison. On vous avait mis une enfant morte à la place de la vôtre, c'est aussi sûr qu'il y a un Dieu.

—Après, après...

—J'ai été d'abord, moi, comme M. Berthold, car je n'ai pas vu le petit cadavre, mais j'ai voulu avoir le cœur net de tout cela, et j'ai épilé mon monde, j'avais des indices. Ma femme connaissait mieux la figure de la petite que moi, et un jour, aux Taileries, un mois après l'enterrement de celle qui portait

vosre nom, ma femme a parfaitement reconnu l'enfant à laquelle elle avait si souvent donné le biberon. Cela, vous pensez bien, madame, a fixé tous nos doutes.

—Vous connaissez les voleurs d'enfants.

—Nous soupçonnions quelqu'un, et nous avons bien vite appris à quelle maison était attachée la nourrice qui promenait aux Tuileries une petite fille toute couverte de dentelles, et qu'accompagnait une dame déjà âgée, —sa grand'maman.

—Le nom de cette dame ?...

—Une fois que nous avons vu à quels particuliers nous avions affaire, j'ai dressé mes petites batteries, et depuis seize ans, le monsieur qui vous a volé votre enfant m'a servi une petite rente.

—Et vous avez ainsi vendu votre silence ! fit Margared avec indignation.

—Dame ! on n'est pas riche, et il faut manger et boire à sa soif.

—Maintenant, vous voulez me vendre ce secret, n'est-ce pas ?

—Madame, le monsieur m'a fait accroire d'abord que vous étiez dans la misère, ensuite que vous aviez disparu, et enfin que vous étiez morte ; si bien que je dormais sur mes deux oreilles ; mais tout à l'heure, en vous retrouvant, j'ai pensé que vous ne seriez pas fâchée de retrouver votre fille, ou du moins de causer un peu de chagrin à ce monsieur.

—Le nom de cet homme, Protat, le nom de cet homme ?...

—Ah ! c'est un adroit personnage, allez, car pour mieux faire la confusion il avait commencé par appeler sa fille comme la vôtre.

—Fleur-de-Marie !... s'écria Margared, comme frappée d'une inspiration soudaine.

—Oui, ce joli nom-là !... répondit Protat, au désespoir d'en avoir déjà tant dit, et craignant de n'avoir plus rien à vendre.

—Achevez, Protat, dites le nom de cet homme, car je tremble de le deviner, moi !

—Je ne demande pas mieux, madame, fit le concierge en roulant sa casquette entre ses doigts et en baissant les yeux avec un embarras éloquent.

Margared comprit. Elle passa dans une pièce voisine et en revint presque aussitôt tenant entre ses doigts plusieurs billets de banque.

—Tiens, mon ami, fit-elle, est-ce assez ?

—Oh madame, s'écria Protat ébloui, je vais pouvoir réaliser mon rêve !

—Oui, tu réaliseras tes rêves, mais parle, achève cette affreuse confidence...

—Etre marchand de vin à Chatou !... voilà mon ambition... j'ai un bouchon en vue...

—Celui qui m'a volé ma fille, Protat, c'est...

—M. da Ferreira, répondit le portier en comptant ses billets avec ivresse.

—J'en étais sûr, je le sentais !... Oh !...

—Madame n'a plus rien à me demander ?... madame sait où il demeure ?

—Oui, oui, va-t'en, va-t'en !...

Protat ne se le fit pas répéter et s'éloigna discrètement. Cependant, cinq minutes après, il rouvrit la porte du boudoir.

—Qu'est-ce encore ? dit Margared en sortant de la prostration où la jetait le choc tumultueux de ses pensées.

—Madame me promet de ne pas dire que c'est moi ?...

—Oui, va-t'en.

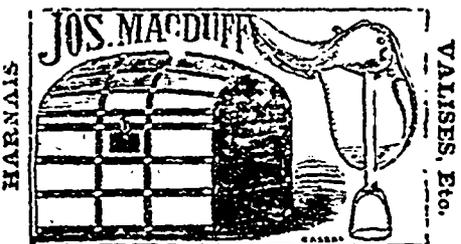
Protat disparut.

Le visage de Margared exprimait l'effroi et le découragement.

—Les XXVI ont jeté les yeux sur celle qui est ma fille !...

Ils veulent ses millions ! se dit-elle avec stupeur. Oh ! Je vais avoir tout l'As de Pique sur les bras ! Et je suis seule !... seule !...  
FIN.

L'Episode qui suit a pour titre : LA FILLE DE MARGARBD.



Nous attirons l'attention de nos lecteurs d'une manière spéciale sur la maison JOS. MACDUFF, Sellier et fabricant de Vaisses. Tous les produits de cet établissement sont faits à la main. Vaisses complets, d'une solidité à toute épreuve, depuis à la main, depuis \$12.00.

JOS. MACDUFF, SELLIER  
No 701, Rue Ste-Catherine, Montréal  
Couvertures de cheval, peignes, étrilles, brosses, fouets, etc. aux meilleures conditions.

DEMANDEZ A VOTRE EPICIER

L'HUILE "STAR"

POUR VOTRE MACHINE A COUDRE

C'EST LA MEILLEURE JUSQU'A PRESENT CONNUE

Exigez la bouteille avec une ETOILE sur le Bouchon et sur l'Étiquette.

**CASTOR-FLUID.** On devrait se servir pour les CHEVEUX de cette préparation délicate et rafraîchissante. Elle entretient le scalpe en bonne santé, empêche les cheveux morts et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure, indispensable pour les familles. 25 CTS. LA BOUTEILLE.

HENRY R. GRAY, Chimiste - Pharmacien  
144 Rue Saint-Laurent, Montréal.

LIBRAIRIE  
C. O. BEAUCHEMIN ET FILS

256 & 258, RUE ST-PAUL, MONTREAL

Librairie - Papeterie - Imprimerie - Reliure

Aux lecteurs de la Bibliothèque à 5 Cents.

Nous avons l'honneur d'informer les personnes qui collectionnent cette publication, que nous nous chargeons d'en relier les volumes, reliure solide et très élégante, moyennant 75 cents chacun.

Nous mettrons en vente dans quelques jours, la 3e édition de l'ouvrage de M. Louis Fréchetto : LES FLEURS NORDALES. LES OISEAUX DE NEIGE, poésies canadiennes couronnées par l'Académie française. 1 beau volume in-12. Prix, broché, \$1.00. Relié, \$1.25. Les catalogues de notre maison seront adressés à toute personne qui en fera la demande.

ETABLIE EN 1863

G. CONSTANTINEAU

Poêles, Fournaises et Ustensiles de Cuisine

AGENT POUR

"DUNDAS STOVE CO."

Manufacture célèbre pour leur

FOURNEAU ELECTRIQUE

qui remporte le PREMIER PRIZ à la dernière Exhibition.

1950, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL

LE PLUS GRAND ASSORTIMENT DE

Bijoux et d'Objets de Fantaisie

SE TROUVE CHEZ

FOUCHER, FORTER & CIE

No 865, RUE STE-CATHERINE

MONTREAL.

Les dames et messieurs trouveront toujours dans cette florissante maison le choix le plus varié de montres en or et en argent, payable à la semaine, aussi bon marché que pour du comptant. On sollicite une visite.

MAISON DU PACIFIQUE CANADIEN

L. J. GUILMETTE ET CIE

(Autrefois employé chez J. B. Germain)

MARCHANDS-TAILLEURS

No 1488, RUE NOTRE-DAME  
MONTREAL

HABES FAITES ET MERCERIE

Spécialité de confections sur commande. Les ordres sont exécutés avec promptitude. Un tailleur de première classe est au service de l'établissement. Un habillement complet fait en six heures.

La maison tient aussi un assortiment complet de Chapoux dans les derniers goûts, Chemises, Cravates, Collets, Corps, Caleçons, Vaisses, etc.

Avant d'aller ailleurs les familles sont priées de faire une visite chez

LABBÉE ET CIE

MARCHANDS DE

FERRONNERIES, PEINTURES, VAISSELLES

HUILES, VERNIS, VERRERIES

Outre d'avoir un grand assortiment, ses prix sont si bas qu'ils ne craignent aucune concurrence. N'oubliez pas l'adresse :

No. 587, RUE STE-CATHERINE, MONTREAL

A l'Enseigne du Cadémas Tricolore.

O. COURTEMANCHE

102 RUE ST-DOMINIQUE  
502 ET 504 RUE DORCHESTER

Obligé pour cause de santé de se retirer des affaires, offre en vente son fonds de magasin consistant en Meubles, Poêles, Lampes, Litres, Verreries, etc. à des prix vraiment bon marché. Il acceptera aussi bien en échange pour le prix de son stock une propriété foncière. Établi depuis 14 ans, il a le plaisir de dire que celui qui achète son magasin y fera une des plus jolies et lucratives affaires. En attendant cette vente en bloc le public pourrait faire une visite à l'adresse ci-dessus, pour acheter avec un rabais de 50 p. cent. Venez et voyez.

O. COURTEMANCHE,

102 rue St-Dominique, 502 et 504 rue Dorchester, Montréal